LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR,

Depuis 1746 jusqu'à 1762, inclusivement.

TOME TROISIEME.



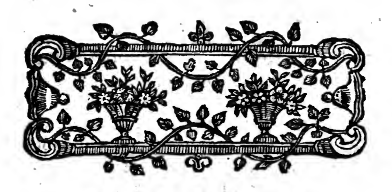
A LONDRES,
Chez G. Owen, Fleet-Street, & Cadell,
dans le Strand.

M. DCC. LXXIV.

brillantes que le reſte de ſon regne, & les commencements convenables à la ſuite d'un ſi célebre caractere.

Si le recueil précédent s'eſt ſi bien légitimé, celui-ci ne ſauroit être mal recevable, qui commence à la fois & acheve la correſpondance épiſtolaire de la Marquiſe.





LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.



LETTRE I.

A M. Bridge *, *Valet de chambre du Roi.* 1746.

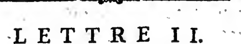
Je vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place au-

* Un Irlandois.

près du Roi vous met en état de me servir, & je compte sur la tendre amitié que vous m'avez promise. Mais cette singuliere affaire de l'ambition demande un profond secret : il faut que le plan, s'il vient à réussir, paroisse seulement un effet du hasard. Le roi me vit hier, & m'observa en passant : il apperçut mon trouble ; mais il n'a pas encore vos yeux, & je ne sais quand il les aura. Il est continuellement assiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur : hélas ! que ne le connoît-il ce cœur ?

On dit que Madame de Mailli s'est fait dévote. Elle est actuellement sous la direction du pere de la Valette, général de l'Oratoire. Hélas ! qu'elle est heureuse, si elle est réellement guérie de sa passion ! Heureux les indifférents ! On dit qu'elle alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame ; mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siege. Un brutal, qui étoit-là, se mit à crier tout haut : *Eh, voilà bien du bruit pour une P...* La Comtesse se tourna vers lui,

& lui dit avec beaucoup de douceur : *Monsieur, puisque vous me connoissez si bien, faites-moi la grace de prier Dieu pour moi.* Voilà, en vérité, une femme bien respectable. Si ma foiblesse, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'espère qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, Monsieur ; venez demain me voir : j'ai beaucoup de choses à vous dire, & beaucoup plus à vous cacher.



LETTRE II.

A M. BINET. 1746.

JE suis bien étonnée de ne pas recevoir de nouvelles de Bridge : peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à m'apprendre, & vous voulez tous deux ménager ma foiblesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie ; mais je ne saurois encore m'en repentir. Qu'est-ce que dit le Roi ? Parle-t-il de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque estime pour votre cousine ? De grace, tirez-moi de la cruelle in-

certitude où je suis. Hélas ! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, sur-tout dans le cœur d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue dans l'esprit ; & j'aurai besoin de vous, aussi-bien que de l'officieux Duc, qui continue à me soutenir hardiment que le Grand-Seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur : j'espere qu'elle sera plus sage & plus heureuse que sa mere. Je vous embrasse, mon cher cousin ; ne manquez pas de venir.



LETTRE III.

Au Maréchal de SAXE.

Septembre, 1746.

VOUS êtes toujours malade, & vous battez toujours le Duc de Cumberland : c'est à la fois pour vos amis un sujet de douleur & de joie. Les petites ames diroient, moins de gloire & plus

de ſanté : mais la vôtre n'eſt pas de ce nombre.

Il y a ici de grandes plaintes au ſujet des entrepreneurs des vivres : ces hommes avides vont à la guerre, non pas pour y acquérir de l'honneur, mais pour acquérir des richeſſes : ce ſont des ſangſues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne ; & vous méritez bien de la ſavoir, ſi vous ne la ſavez déjà. Après la bataille de Rocoux, le Chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine, & de l'air guerrier d'un priſonnier Anglois, & lui dit : *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie, nous aurions eu de la peine à la battre.* Le ſoldat reprit vivement : *Nous avions aſſez d'hommes comme moi, mais il nous en manquoit un comme le Maréchal de Saxe.* Il y avoit, dans cette réponſe, beaucoup d'eſprit & de vérité. Le Duc de Cumberland eſt auprès de vous ce qu'étoit le pauvre Maréchal de Villeroi, vis-à-vis du terrible Malboroug, un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reſte, on

dit que c'eſt un Prince généreux & magnanime, quoiqu'il ſe ſoit déshonoré à l'affaire de Culloden, en maſſacrant ſans pitié deux mille * montagnards qui demandoient la vie à genoux ; mais perſonne ne diſputera que ce ne ſoit un mauvais général. Quant à ſa victoire ſur les Ecoſſois, ceux-ci, quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui : vingt mille hommes en devoient naturellement battre cinq ; il n'y a pas-là de prodige.

On croit que le ſiege de cette place que vous attaquez ſera difficile : mais y a-t-il rien de difficile pour vous ? Faites vîte cette conquête, en dépit de nos politiques, & puis venez chanter le *Te Deum* avec nous. Vous verrez l'Egliſe de Notre-Dame, ornée de vos trophées : on peut juſtement vous en appeller le *tapiſſier*, comme on le diſoit du Duc de Luxembourg. Adieu, Mars, tout le monde vous aime & vous deſire.

---

* Il faut qu'il y ait de l'exagération.

LETTRE IV.

A la Comtesse de BRÉZÉ. 1746.

VOUS me faites rire avec votre gros Hollandois; il est gauche & lourd, suivant l'usage de son pays Je sais qu'il est assommant; cependant, il faut le souffrir, parce qu'il est de nos amis: si vous voulez que vos connoissances soient parfaites, cherchez-en parmi les Anges. L'Ambassadeur Van Hoy est un tout autre homme; il a du mérite, & vous avez raison de l'estimer: il est même quelquefois agréable & piquant, comme vous allez voir.

Le Marquis de Fontaine l'invita à souper mardi dernier: au dessert, voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît sur la table, & Fontaine lui dit, Monsieur l'Ambassadeur, *c'est du fruit de votre pays.* A ces mots Van Hoy se leve brusquement, met la main dans sa poche, & jette sur la table une poignée de ducats, en disant, *en voilà aussi.*

Si vous allez au Val-de-Grace, je

vous prie de faire bien des amitiés pour moi à Madame de Sennaterre. Hélas ! elle a choisi la meilleure part : le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse & ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à présent elle veut être sainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas aussi quelque envie de devenir sainte, ma chere Comtesse ? Faites comme il vous plaira : mais aimez-moi toujours.

LETTRE V.

A M. VAN HOY, *Ambassadeur d'Hollande en France. Avril*, 1747.

CE n'est point à moi, mais au Ministre, que votre Excellence auroit dû écrire & se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance, & je tâcherai de la mériter.

Vous savez que, dès le commencement de la guerre, le Roi n'a jamais demandé autre chose à votre République que d'être neutre dans cette grande

querelle des principales puiſſances d'Europe ; & il a offert de remettre entre vos mains la Ville de Dunkerque pour garant de ſa parole. Mais les États ont conſtamment mépriſé ſes prieres & ſes offres : ils ont fourni aux ennemis de la France des ſecours de toute eſpece, ſous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la Cour de Vienne ; ils ont même mis une armée ſur pied, que les François ont pris la liberté de battre aſſez ſouvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les temps la politique de France ſera d'exiger la neutralité des Sept Provinces : c'eſt ſon intérêt, c'eſt auſſi la vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice ſoit entré ſur votre territoire, & qu'il prenne vos Villes. Cette démarche me paroît juſte & néceſſaire : on vous a prié d'être neutres ; vous ne l'avez pas voulu ; il faut donc vous y forcer : nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandois ſe feront toujours une gloire d'être les amis de la France : cela peut être, & c'eſt ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaiſance de nous en don-

ner des preuves. Les amis ne se battent pas : cependant le Maréchal de Saxe a été obligé de vous battre : permettez-nous de douter de votre sincérité.

Pour vous, en particulier, Monsieur l'Ambassadeur, le Roi a pour vous toute l'estime que vous méritez. Vous condamnez peut-être en secret l'obstination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre Ministere, sinon avec succès, du moins avec beaucoup de sagesse.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

A la Marquise du SAUSSAY.

Avril, 1747.

LES nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupation : je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or*, pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre lord Lovat : on ne sauroit mourir avec plus

de courage: auſſi étoit-il Écoſſois ; ces gens-là ſavent ſe battre & mourir. Une heure avant ſon exéçution, il a déjeûné avec grand appétit , & plaiſanté ſes bourreaux ; il eſt monté ſur l'échafaud auſſi gaiement que s'il étoit allé à une fête, & a reçu le coup fatal ſans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du Prince Edouard qui ſont tous ſacrifiés , l'un après l'autre : les Anglois ne ſavent pas pardonner. Je trouve que la France a très-mal fait en faiſant révolter ces braves gens , & plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainſi ſe jouer de la vie des hommes.

Les deſſeins que vous m'avez envoyés ſont charmants ; la Déeſſe Flore elle-même conduiſoit ſans doute votre belle main en les faiſant. Je les montre à tout le monde ; on les admire , & je ſuis contente. Mais je vous prie , ma chere amie , de ménager vos beaux yeux : le deſſein ne doit être qu'un amuſement ; n'en faites pas une occupation, &c.

LETTRE VII.

Au Duc de BOUFLERS. 1747

VOUS connoiſſez, Monſieur le Duc, toute mon eſtime pour vous : il s'eſt préſenté une occaſion de vous en donner une petite preuve, & je ne l'ai pas laiſſée échapper. Le Roi vous a nommé pour aller commander à Genes, que les Autrichiens menacent de nouveau, mais qu'ils menaceront inutilement, lorſque la Républiqne vous aura pour ſon défenſeur : ces pauvres pantalons diſent qu'ils ne ſauroient ſe défendre eux-mêmes.

Cependant la révolution ſinguliere, par laquelle les Génois ont recouvré leur liberté & chaſſé leurs tyrans, ſera admirée dans l'hiſtoire, & l'on voit avec ſurpriſe que dans l'état d'humiliation où ſe trouve actuellement l'Italie, il reſte encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens Romains : allez l'entretenir.

Les Génois ſont des amis utiles dans

la présente crise des affaires ; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom Philippe ; ils y ont assuré le pouvoir de la maison de Bourbon, ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle , & ils le sentent bien. Les Empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars, prétendent, en vertu de ce titre chimérique, au domaine de chaque état d'Italie , dont ils puissent s'emparer , & qu'ils regardent comme fief du saint Empire. En conséquence, les Princes d'Italie , qui ont continuellement besoin de protecteurs, n'en peuvent point avoir de plus sûr , ni de plus puissant que la maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les Génois sont turbulents , inquiets & factieux : c'est pour cela que j'ai conseillé au Roi de leur envoyer un homme qui fût à la fois bon Officier & judicieux politique, capable de concilier les esprits du peuple le plus intraitable de la terre. Louis XI les connoissoit bien ; ils lui envoyerent un jour des Députés pour lui offrir la souveraineté de leur République. *Vous vous donnez à moi*, dit ce Prince, *&*

moi je vous donne au diable. Pour vous, Monsieur, ne les donnez pas au diable; mais allez les sauver par reconnoissance, & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ & ne vous souhaiterai pas les talents & le courage nécessaires pour réussir : vous avez tout cela; mais vous aurez besoin de patience; en avez-vous ? &c.



LETTRE VIII.

A la Marquise de FONTENAILLES.

J'ALLOIS vous écrire & vous gronder, lorsque j'ai reçu de vous une lettre pleine d'esprit & d'amitié. Elle a désarmé ma colere, & je suis prête à vous embrasser. Cependant une lettre ne suffit pas à mon cœur. Vous savez que je suis difficile dans le choix de ma compagnie; & que vous êtes du petit nombre de celles que j'estime & que j'aime à voir : pourquoi donc me refusez-vous ce plaisir ?

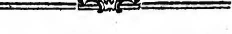
Je suis seule au milieu de cette foule

de petits Seigneurs qui me haïssent, & que je méprise. Pour la plupart des femmes, leur conversation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petitesses & leur fausseté les rendent insupportables : je ne le leur dis pas ; mais je n'en suis pas plus heureuse.

C'est à présent que je connois que les Rois peuvent pleurer comme les autres hommes : pour moi je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, & sur l'ambition qui m'y retient : plaignez ma foiblesse. On dit que le Roi du Monomotapa a cinq cents bouffons qui l'accompagnent partout pour le faire rire. Louis XV a cinq cents singes qui l'obsedent tous les jours à son lever ; mais c'est rarement qu'ils le font rire : il n'est guere moins triste que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit si heureux ! L'amitié seule, plutôt que l'amour, pourroit les consoler : mais les Rois n'ont point d'amis ; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir : ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous, ma chere amie, vous m'aimez : je ne suis pas tout-à-fait à plain-

dre. Quand viendrez-vous ici ? Ne manquez pas d'amener ici Mlle. de Fontenailles : vous verrez par les caresses que je lui ferai, quelle est ma tendresse pour la mere, &c.



LETTRE IX.

Au Maréchal de BELLISLE. 1747.

Je suis très-fâchée, pour vous & pour la France, de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du Chevalier de Bellisle, & on dit que jamais sage Général ne se fit tuer : ceux qui parlent de la sorte, sont peut-être trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme personne, & encore moins les morts. Monsieur votre frere avoit peut-être trop de feu ; mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté ; il est tombé dans le champ d'honneur : c'est la gloire & la récompense des héros, & c'en est assez pour vous consoler.

Il ne convient peut-être guere à une femme de parler de ces matieres : l'ambition

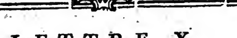
l'ambition de la plupart de notre ſexe eſt de plaire aux vivants ſans s'embarraſſer des morts : celle du vôtre eſt de ſe faire caſſer la tête. Chacun a ſon goût. Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite & les hommes qui vous reſſemblent.

Toute la France eſt dans de mortelles alarmes au ſujet de cette ſubite irruption des Autrichiens & des Piémontois en Provence. Quand à moi, quoique bonne Françoiſe, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là?

Tandis qu'on ſe bat, nos Miniſtres parlent toujours de la paix. J'ai ſouvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroiſſent pas auſſi admirables que je me les figurois avant de les voir de près. L'art d'un politique eſt de tromper & de mentir à propos pour le bien de l'état ; il me ſemble que cet art n'eſt pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie : je m'imagine quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'eſprit & de profonde politique à ſa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe ; car l'art de plaire eſt encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne ſerez pas ſans doute de

mon avis ; mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, Monſieur le Maréchal, de battre bien ces Meſſieurs, qui ont tué le pauvre Chevalier : je le ſouhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles : le Roi vous récompenſera en Roi, & moi en jolie femme : je vous laiſſerai peut-être baiſer ma main. Adieu, Monſieur le Maréchal ; ſouvenez-vous de votre belle retraite de Prague : j'ai promis la victoire ; ne me faites pas mentir.



LETTRE X.

A la Marquiſe de BLAGNI.

NE voulez-vous pas venir voir mes pigeons & les baiſer ? Ils ſont ſi jolis : leurs tendres careſſes rappellent des ſouvenirs bien doux, & ne manquent jamais de faire rêver les filles : c'eſt pour cela que je ne les montre jamais à Alexandrine. Madame de Monteſpan

avoit six souris blanches qu'elle atteloit à un petit carosse de filigrane, & qui prenoient la liberté de mordre ses belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens, ou des chats; je n'aime pas tout cela; je n'aime que mes pigeons.

Le Roi est à la chasse : je n'ai pas voulu l'accompagner, parce que j'étois de mauvaise humeur, ce qui l'a fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il est comme ce Nembrod, dont j'ai entendu parler au sermon, qui étoit *un fort chasseur devant le Seigneur.* Mais ce Nembrod étoit un méchant Roi, & Louis XV est bon; ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chasse, la Reine passe son temps à prier Dieu : c'est une sainte : les grandeurs & les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant; car le monde, avec tout son éclat & ses plaisirs, m'ennuie quelquefois à mourir : mais je ne le veux pas assez. Il semble que nous ayons deux ames, l'une pour approuver le bien, & l'autre, pour faire le mal.

Cependant la Reine, malgré toute

ſa ſainteté, a un grand défaut ; c'eſt qu'elle me hait : elle ſemble oublier à mon égard la loi qui oblige les Reines comme les autres, à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'ai pas ce défaut-là, grace à Dieu : j'aime cette Princeſſe, & je la révere parce qu'elle eſt vertueuſe ; & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime auſſi avec tendreſſe, ma belle amie ; & vous le ſavez bien, &c.



LETTRE XI.

Au Maréchal de SAXE. 1747.

IL faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les Anglois : cette gloire vous étoit réſervée. Un Maréchal de France, grand homme & bon citoyen, qui ne s'embaraſſe pas par qui le Roi ſoit ſervi, pourvu qu'il le ſoit bien, & qui ne connoît pas les petiteſſes de la jalouſie, diſoit derniérement que vous réuniſſiez en vous l'ardeur du grand

Condé, avec la sagesse de Turenne. Je ne sais pas si ces célebres généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier regne, étoient aussi grands qu'on les représente ; mais je sais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes, dont la nation n'a tiré aucun avantage solide : ils attaquoient, mais vous nous défendez, ce qui est plus important & plus honnête.

On dit, Monsieur le Maréchal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme, & ne vous blâme pas : l'amour fait les héros, & les rend sages. Charles XII de Suede, est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé ; mais il en a été puni ; il est mort fou & malheureux. Les anciens germains disoient, qu'il y avoit *quelque chose de divin dans une belle femme* : je suis presque de leur avis, & je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage, que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire ; prenez encore cinq ou six villes, pour vous amuser le reste

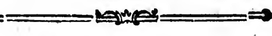
de la campagne, & puis venez voir vos amis.

Les conférences de Bréda continuent toujours ; je ne sais à quoi elles aboutiront, & si elles nous donneront la paix, dont la France a grand besoin : mais nos plénipotentiaires demandent trop & les ennemis n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cette pompeuse négociation se réduise à rien ; elle n'a produit jusqu'ici que des compliments & des révérences. Vous n'en êtes sans doute pas fâché ; car pour vous autres héros, votre gloire & votre plaisir consistent à tuer les hommes : mais le Roi seroit bien aise de les rendre heureux. C'est pour cela qu'il est toujours prêt à donner la paix ; mais il faut aussi qu'elle soit honorable & utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du Roi, pour la bataille de Lawfelt ; mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me paroît injurieuse à Dieu : c'est comme si quelqu'un alloit remercier un bon pere, de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ses enfants, il seroit plus juste & plus naturel de lui en demander pardon.

Comment se porte le Comte de Fri-

ſe ? j'eſpere qu'il reſſemblera à ſon oncle. Le Roi ſonge à le marier & à l'établir d'une maniere digne de vous & de lui. Adieu, Monſieur le Maréchal, je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi, mais d'avoir ſoin de votre ſanté pour le ſervice du Roi, & la ſatisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un ſeul homme eſt une calamité publique : c'eſt ce que la France éprouveroit, ſi elle avoit le malheur de vous perdre.



LETTRE XII.

Au Comte de LOWENDAL. 1747.

JE vous remercie de votre lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Bergopzoom, en dépit de l'envie & des Hollandois. Cette ville, qui a bravé le génie de Spinola, & qui portoit le nom de *pucelle*, n'a pu vous réſiſter ; ce qui prouve que les François ſont capables de tout, quand ils ſont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que prendre des Villes pen-

dant toute cette guerre , comme en ſe promenant : mais la priſe de cette derniere met le comble à leur gloire & à la vôtre : je ſuis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les Alliés diſent dans leurs gazettes, que vos troupes, en entrant dans dans la Ville , ont maſſacré ſans diſtinction hommes , femmes & enfants. Je ne ſais pas ſi cet horrible menſonge leur eſt utile , pour exciter la fureur des peuples ; mais je ſais que les hommes ſenſés ne le croiront pas. Les François ont juſtement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre : ils aiment la victoire , & non pas le ſang.

Continuez, Monſieur le Comte , à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée , & qui vous eſtime. Si la vieilleſſe & les infirmités venoient à nous priver du brave Maurice, dans le cours de cette trop longue guerre , vous nous reſterez , & on ne s'appercevra pas qu'il ſoit mort.

Il eſt humiliant pour la France que ſes deux plus grands Capitaines ſoient étrangers ; c'eſt une remarque que le Roi a faite en apprenant la priſe de

Bergopzoom ; il s"étonnoit que la nation ne produisît plus d'auſſi grands hommes que dans le dernier regne. Le prince de Conti , qui étoit préſent , reprit tout haut : *c'eſt parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Ce mot eſt piquant : mais il y a peut-être quelque vérité.

La Comteſſe de Lowendal vint hier à l'audience. Le Roi la reçut comme la femme d'un Héros , & lui dit : *Madame , tout le monde gagnera quelque choſe par cette conquête de Bergopzoom , je donne au Comte le bâton de Maréchal de France , & j'eſpere avoir le plaiſir de donner la paix à mes ſujets.* Je vis enſuite cette Dame en particulier , & mon eſtime pour elle s'en eſt augmentée. Avec toutes les graces de ſon ſexe , elle a le ſens & l'eſprit du vôtre. Je lui ai demandé ſon amitié : quant à la mienne , c'eſt une dette que je lui dois & que je lui paierai toujours avec plaiſir : je lui dis que , ſi jamais je pouvois lui être utile , j'eſpérois qu'elle me jugeroit digne de la ſervir.

Le Roi vient de donner un Régiment à votre fils : Monſieur d'Argenſon n'en étoit pas d'avis , à cauſe de ſa

grande jeunesse ; mais je lui ai répondu par ces mots de Corneille :

..... Aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avois raison : le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous souhaite, Monsieur, seulement une bonne santé : vous trouverez tout le reste en vous-même.



LETTRE XIII.

A la Comtesse de BRÉZÉ.

JE viens de renvoyer une femme ennuyeuse, qui m'a donné ses vapeurs. Il n'y a guere d'autre compagnie à la Cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse. Selon moi, la politesse consiste à être aimable, & quiconque m'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie, que la bonne compagnie.

On dit, ma chere, que vous vous amusez actuellement à vous faire pein-

dre : j'en ſuis bien aiſe ; c'eſt ſigne que vous êtes toujours belle. Vanloo eſt un homme inimitable, pour attraper la reſſemblance ; dites-lui de ne pas oublier ces deux petites foſſettes qui vous rendent le ſouris ſi aimable, ni ces levres de roſe que je prens tant de plaiſir à baiſer, ni ces yeux tendres & touchants qui me diſent ſi bien, *je vous aime.*

On dit qu'un Sultan fit un jour appeller dans ſon ſerrail un fameux Peintre Vénitien, pour tirer le portrait de ſa femme favorite : mais le peintre lui diſant que pour cela, il falloit qu'il la vît, ce Prince jaloux le trouva fort impertinent, & le renvoya. Si vous euſſiez été dans ce ſerrail, vous n'auriez jamais eu le plaiſir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal maſqué à l'opéra : j'ai preſque envie d'y aller, & de vous prendre en paſſant. Je m'habillerai en marmote, & vous, comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble deſſein, donnez-moi un baiſer ; je vous le rendrai bientôt.

LETTRE XIV.

Au Maréchal de SAXE. 1747.

VOUS nous envoyez toujours de bonnes nouvelles ; chacune de vos lettres annonce une victoire ou une conquête, & vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les lettres de César étoient sans doute de même : mais ce César se portoit bien, quand il conquéroit le monde pour lui, & vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous : avouez que la gloire est une maîtresse cruelle, qui fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César, Monsieur de Brissac, qui étoit à la derniere action, & qui m'en rapportoit les particularités, dit : je soupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêtai tout court, & lui fis observer que, par respect pour votre titre de général, il devroit au moins dire, *Monsieur de Saxe. Eh, morbleu, Madame*, reprit-il vivement, *est-ce qu'on dit, Monsieur*

César, Monsieur Alexandre? Cette saillie gasconne est un mot sublime, & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, Monsieur le Maréchal, qu'un peu de santé, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous en êtes le plus grand : les héros ne devroient jamais être malades.

Les Hollandois murmurent beaucoup, & ne vous aiment pas dans leur voisinage : ils se ressouviennent de l'invasion de Louis XIV. Ils craignent le même sort sous son successeur, quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, & qu'ils craignent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas; & je suis étonnée que ces marchands, qui entendent d'ailleurs si bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occasion, le parti le plus sage & le plus sûr. Ils semblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit, qui leur conseilloit de ne jamais faire d'alliance offensive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les souris que pour lui.*

Au reſte, la faction Angloiſe eſt toute puiſſante chez eux, par l'influence de la maiſon d'Orange. Les bons patriotes ſentent bien à quelles calamités leur pays va être expoſé : mais murmurent tout bas, & ſont ſans pouvoir. Leur Miniſtre Van Hoy, préſente ſans ceſſe mémoires ſur mémoires; il proteſte que leurs Hautes-Puiſſances ſont pleines de reſpect pour le Roi, & ne ſouhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos Miniſtres lui proteſtent que la nation Françoiſe a le plus grand reſpect pour l'illuſtre nation Hollandoiſe, & ſouhaite cordialement qu'elle devienne ſage & raiſonnable. Nous eſpérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ſes portes, & que vos victoires nous procureront une paix, que les Héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a beſoin. Les François meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, & des cris de *vive le Roi.*

Je vous ſalue, &c.



LETTRE XV.

A la Duchesse de DURAS.

SAVEZ-vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle Dauphine ? C'est la Princesse de Saxe : on va envoyer un certain Duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connoissez ce Duc : il a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reste, pour le dire en passant, ce mariage sera singulier : le Dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné son grand-pere, & qui porte encore actuellement sa couronne. Mais la conduite des Princes est comme celle des Dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vu au commencement de ce siecle, le Duc de Savoie faire tous ses efforts pour détrôner Philippe V, Roi d'Espagne, son gendre, & préférer le vain titre de Roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon pere ?

Après tout, je suis bien aise qu'on

donne une femme au Dauphin ; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête : le mariage est le meilleur remede contre cette maladie des ames foibles. Le jeune Prince est bon comme son pere ; & il ne manque pas de sens : mais son éducation a été fort négligée. On avoit proposé au Cardinal de Fleuri, de lui donner pour précepteur l'Abbé Rome, homme savant & plein de probité : son Éminence répondit, qu'il avoit trop d'esprit ; & elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux soins d'un sot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, & s'est plus attaché à en faire ce qu'on appelle un saint, qu'un grand Prince. Sans doute que le Cardinal, quoiqu'il eût plus de soixante & dix ans, espéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle Comtesse, je vous prie de l'embrasser pour moi, & de la faire souvenir de sa parole : il faut que mes amies aient de la mémoire. Quand à la mienne, elle est assez bonne : je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendresse, & ce sentiment fait un des plus grands plaisirs de ma vie, &c.

LETTRE XVI.

A Mr. D'ARGENSON. 1747.

JE ſuis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'état, de ce qu'on appelle votre diſgrace. Le Roi perd un bon ſerviteur, & vous devenez votre maître: ce n'eſt pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits maîtres, ennemis jurés du mérite & des talents qu'ils ſont incapables d'avoir; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils ſont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin, ni ſouffrir que le cheval en mangeât: quoiqu'ils ſoient ſans génie pour ſervir le Roi, ils ne veulent pas que d'autres le ſervent: *quella rabia della geloſia!*

Votre propre exemple, Monſieur fait voir que ſouvent les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaiſes. On dit que vous ſupportez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un ſtoïcien; je n'en ſuis pas ſur-

priſe ; je vous connois. Je vous donnerois volontiers une Autruche pour deviſe avec ces mots : *Il n'y a rien de ſi dur que le fort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens eſperent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'eſt pas ſeulement la bonne fortune qui eſt inconſtante, la mauvaiſe l'eſt auſſi. Quoique le Roi ſoit prévenu, il eſt auſſi bon & juſte ; il ſentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel, je m'eſtimerai fort heureuſe d'avoir rendu au Roi le plus grand miniſtre du ſiecle, & de vous prouver que je ne ſuis pas ingrate, &c.

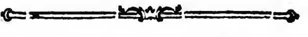


LETTRE XVII.

A Mlle. ALEXANDRINE. 1747.

COMMENT vous portez-vous, mon bel Ange ? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mere, & mon cœur m'en aſſure. Vos Dames ſont fort contentes de vous : elles ne peu-

vent se lasser de louer votre esprit & vos graces. Continuez à mériter leur tendresse & leurs soins, si vous voulez me plaire, & vous faire un jour estimer. Venez me voir vendredi prochain avec votre petite amie, Mlle. de Rosieres. Le Roi vous aime comme sa fille, & vous caressera : il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que, quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chere enfant, ayez soin de votre santé & aimez votre mere autant qu'elle vous aime.



LETTRE XVIII.

A la Comtesse de NOAILLES 1747.

QUE faisiez-vous hier avec ce grand flandrin de Marquis ? Je le hais parce qu'il est sot & ennuyeux ; il ne sait ni rire, ni parler comme les honnêtes gens, & je ne le vois jamais que je n'attrape un bon mal de tête : il a un de ces visages bêtes, que les Italiens

appellent *volto ſenza ſenno*. Cependant on dit qu'il eſt bon, généreux, & toujours prêt à ſervir ſes amis & les malheureux. J'ai de la peine à le croire, car il faut avoir de l'eſprit pour faire du bien ; les ſots en font incapables. En un mot, Madame la Comteſſe, avec votre permiſſion, cet homme n'eſt pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me ſuis levée à ſix heures du matin, & j'ai été pleurer dans le parc parmi les roſſignols qui n'y faiſoient pas attention. Je ſuis triſte pour bien des raiſons, & je commence à m'appercevoir que j'ai fait une folie en venant à la Cour. La pompe, la grandeur, les plaiſirs de cette terre enchantée ne m'enchantent plus : le charme eſt fini, & je ne trouve plus rien dans mon cœur, qu'une vuide immenſe que rien ne peut remplir. Le monde eſt menteur ; il promet un bonheur qu'il eſt incapable de donner. Quelquefois il me ſemble que je penſe autrement, & je ſuis aſſez gaie : nous ſommes les machines de la Providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux meſures, l'une de plaiſir & l'autre de

douleur, qui ſe vuident & ſe rempliſſent alternativement.

Le Roi très-Chrétien eſt comme moi, triſte & gai tour-à-tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours à de petits airs qu'il aime beacoup ; nous chantons & paroiſſons contents. Le divin Jeliotte eſt toujours l'ame de ces petits concerts ; il fait pour un moment nos délices, comme il fait celles de Paris. Il ne manque jamais de ramener la ſérénité dans l'eſprit du Prince, & par-là, il eſt ſouvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe ; car un Monarque, qui refuſe tout dans ſa mélancolie, accorde tout quand cette vapeur eſt diſſipée.

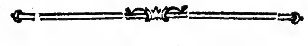
Pour vous, ma chere Comteſſe, vous êtes peut-être plus égale & plus heureuſe : mais ſoyez ſûre que dans la triſteſſe, ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendreſſe. Le Comte aura le commandement d'Alſace : priez le de m'aimer auſſi, & de ne me plus gronder.



LETTRE XIX.

Au Marquis de LUSSAC.

LE Roi vient d'accorder un Régiment à votre fils, en considération de vos anciens services, & de son propre mérite. Venez ensemble remercier ce bon Prince, & voir vos amis. Je pense aussi à Mlle de Lussac ; mais elle est encore trop jeune pour lui donner une Abbaye. Les femmes & sur-tout les Religieuses, sont plus difficiles à gouverner que les hommes ; & ces humbles *épouses de Jesus-Christ*, ne sauroient respecter leur Abbesse, à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas jusqu'à ce temps-là : sa vertu & sa sagesse doivent suppléer en elle au défaut d'âge : d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous salue, Monsieur le Comte ; je me ferai toujours un honneur & un plaisir de vous servir, &c.



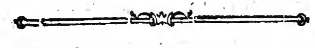
LETTRE XX.

A la Marquiſe du CHATELLET.

C'EST moi, Madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occaſion de vous ſervir dans la perſonne du jeune Comte. Mon eſtime pour vous & pour lui m'en faiſoient un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même-temps de faire compliment à mon ſexe, de ce que vous l'honorez par des talents, dont les hommes doivent être jaloux : lorſque Newton étonnoit l'Europe par ſes découvertes ſublimes, il ne ſe ſeroit jamais imaginé qu'une Françoiſe, célebre par ſon rang & ſa beauté, ſeroit non-ſeulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer ; ce qui fait voir que l'eſprit n'a point de ſexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, ſouffrez qu'une femme qui ne ſait rien, mais pleine d'eſtime pour le ſavoir, pré-

sente à l'illustre & charmante *Emilie*, l'hommage sincere que toute l'Europe lui rendra bientôt, &c.



LETTRE XXI.

Au Duc de BOUFLERS. 1747.

VOUS n'avez pas trompé nos espérances, Monsieur le Duc. Je viens de recevoir votre lettre, avec la nouvelle de la levée du siege de Genes. J'ai couru aussi-tôt la porter au Roi, qui m'a promis de vous récompenser. Vous louez beaucoup les Génois, & vous dites qu'ils vous ont secondé de tout leur pouvoir : je n'en suis nullement surprise ; tout homme a plus d'intérêt que son voisin, à défendre sa propre miason.

J'admire comme vous l'action du gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au Sénat, & rendre sa place, pour rester fidele à sa patrie : cette action auroit été digne d'un Romain, & c'est pourtant un Italien, & un Génois, qui l'a faite.

Vous

Vous avez raiſon de penſer à fortifier actuellement l'État de Genes contre une nouvelle entrepriſe de la part des Autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant malgré tous vos ſoins & les bonnes intentions du Roi, il ſera difficile d'aſſurer la tranquilité d'Italie : jamais on n'a pu le faire, parce que c'eſt le plus beau pays de l'Europe, comme il en eſt le plus foible : il a toujours excité l'ambition des grandes puiſſances, & quand même elles voudroient y prévenir la guerre, les Italiens s'y oppoſeroient eux-mêmes. Comme ils ſont pauvres, ils ont beſoin d'armées étrangeres, qui viennent ſe couper la gorge chez eux, & les enrichir. Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terreſtre, qui eſt habité par des démons, & qu'on appelle avec beaucoup de juſtice *le tombeau des François.*

Le Sénat n'a fait ſimplement que ſon devoir en vous créant noble Génois : c'eſt à la vérité un foible honneur ; mais la gloire que vous avez acquiſe, & l'eſtime du Roi ſont d'un plus grand prix.

Si l'Infant passe à Genes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humbles respects ? Le voilà à présent sûr d'un établissement : il en est bien digne. Recevez, Monsieur le Duc, mes vœux & mes compliments ; personne ne vous honore plus que moi.



LETTRE XXII.

A la Comtesse de BRÉSÉ.

JE vous remercie bien de votre Lettre & de vos magots. Ce Raux est un homme admirable : ses figures d'émail vont devenir à la mode comme les *pantins* ; mais elle ne seront pas si ridicules.

La pauvre Marquise de Pouange vient de mourir presque subitement : cela fera trembler les jolies femmes qui se portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal : à son retour elle se mit aussi-tôt au lit, & commença à rêver. Elle vit donc sa mere comme un grand fantôme blanc, dans le triste appareil des morts, qui lui fit

ſigne de la ſuivre. Elle ſe réveilla toute épouvantée, appella ſes femmes, & leur raconta ſa viſion qu'elles traiterent de chimere : mais elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fievre, puis un autre, puis un autre avec le tranſport au cerveau, & elle vient de rendre à Dieu ſa belle ame. J'eſpere que Dieu l'aura reçue à bras ouverts, car elle étoit ſage & vertueuſe. Le Marquis, qui l'adoroit, eſt inconſolable : je ne plains pas les morts, mais ceux qui ſurvivent & qui ont le cœur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce ſatisfaction qui accompagne la correſpondance des vrais amis. Mais je rougis des louanges que vous me donnez. Eſtimez-moi, ſi vous m'en croyez digne ; mais ne me le dites pas, cela eſt inutile.

Je compte vous voir dans ma loge ſamedi prochain à la comédie. On doit repréſenter *Zaïre* : cette piece eſt un chef-d'œuvre : elle nous convient ſurtout, car c'eſt celle des ames ſenſibles. Adieu, *Cor mio*; portez-vous bien, je vous embraſſe.

❦

LETTRE XXIII.

Au Maréchal de BELLISLE. 1747.

Le Général Brown a donc été forcé de repasser le Var, & nous vous en avons l'obligation aussi-bien qu'à Dom Philippe, qui dans cette occasion, dites-vous, a payé de sa personne comme un simple volontaire. Je ne m'en étonne pas : il est du sang de Bourbon. Ainsi ce beau projet du Roi de Sardaigne d'envahir la Provence, s'est évanoui en fumée. Les François sont invincibles, quand ils sont commandés par des hommes comme vous, & sur-tout quand on les attaque chez eux : Charles-Quint l'a éprouvé long-temps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere : cette victoire fera oublier au Roi la malheureuse affaire d'Exiles.

La France est actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais hélas ! en mer les Anglois viennent d'a-

chever de détruire les malheureux ref-tes de notre marine. J'ai bien peur que tant de fang & de tréfors prodigués dans cette guerre fi ridicule dans fes motifs, & fi cruelle dans fes effets, ne produifent à la fin aucun avantage; & que le Roi ne foit obligé de rendre les conquêtes d'Europe, pour avoir fes colonies. A chaque fois que les Anglois nous battent, fur ce qu'ils appellent leur propre élément, je fuis, pour ainfi dire, prête à maudire la mémoire du Cardinal de Fleuri: j'en demande pourtant pardon à Dieu, car c'étoit un Prêtre. Sa politique timide & fa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute fa confidération en qualité de puiffance maritime. Il n'aimoit ni la guerre, ni les dépen-fes: il avoit cet efprit d'épargne qui eft fort bon dans le gouvernement d'une famille particuliere, mais qui eft fouvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'État, où il faut favoir dépenfer & perdre même à propos. On dit que les Anglois avoient beaucoup d'eftime pour lui: je le crois. Il a laiffé pourrir nos vaif-feaux dans nos ports, de peur de les

fâcher ; c'étoit un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'administration des Prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, & peut-être aussi aux autres États : ils sont faits pour prier Dieu, & non pour gouverner les hommes : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, Monsieur le Maréchal, & soyez content : tout le monde vous estime & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné Monsieur Fouquet que son arriere-petit-fils seroit non-seulement un grand Seigneur, mais un grand homme, il auroit peut-être supporté sa prison avec plus de patience. Je vous salue sincérement, & je souhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.



LETTRE XXIV.

Au Chevalier de SADE. 1747.

J'AI auſſi-tôt porté au Roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, & dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une place, telle qu'Antibes, ſans fortifications, & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit ſeulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuſe armée. Cependant vous avez ſoutenu un ſiege de quarante jours, & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'eſt pas la plus importante de la guerre, elle n'en eſt pas la moins admirable. Le Roi vous donnera au plutôt des marques de ſon eſtime; & s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire ſouvenir. Pour moi, Monſieur le Chevalier, je me ferai toujours un devoir de ſervir le mérite & la valeur : par-là vous pouvez juger de mes ſentiments pour vous.

LETTRE XXV.

Au Comte de MAUREPAS. 1747.

J'AI ouvert votre Lettre avec empressement, croyant que c'étoit la nouvelle d'une victoire; & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse affaire acheve de détruire le reste de la marine Françoise, & de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation: M. de la Jonquiere s'est battu en homme de courage: mais hélas! il avoit affaire à des Anglois. On peut dire que tout est perdu, hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi, par mer, aient d'exemple dans l'histoire: c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe: il semble que l'un soit destiné à posséder l'Empire de la mer, & l'autre celui de la terre; il faut prendre patience.

Je prévois que la France sera obligée de faire une paix honteuse, & de rendre

dre les conquêtes de Flandres : la misere du Royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, & l'obstination des Alliés, qui ont plus d'argent & de patience, la rendront bientôt nécessaire. Le Maréchal de Saxe se vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, & d'arborer les fleurs de lis sur les remparts d'Amsterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien du tout, & même je ne le desire pas. Cette conquête, en supposant qu'elle soit possible, feroit très-dangereuse : Louis XIV qui la fit, fut presque aussi-tôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la Messe à Utrecht : bonne leçon pour son successeur. Je suis dans la ferme persuasion que le regne de Louis XV ne sera jamais celui des conquêtes : les François du temps présent sont trop différents de ceux du dernier siecle. Je le redis encore, la paix nous est nécessaire : notre marine est détruite ; nous sommes épuisés d'hommes & d'argent, & nous avons de puissants ennemis. Vous, Monsieur, qui tenez la premiere place dans le Conseil, & qui la méritez par votre expé-

rience & vos lumieres, contribuez à rendre aux François cette paix, dont ils ont tant de besoin, & qui est le bien le plus précieux qu'un bon Roi puisse faire à des sujets qui l'aiment, &c.

LETTRE XXVI.

A la Marquise du SAUSSAI.

J'AI été heureuse pendant huit jours, c'est-à-dire, tout le temps que je vous ai vue; à présent je suis triste, à mon ordinaire; je puis vous dire, au scandale des grands de la terre, que malgré ma faveur & l'estime d'un grand Prince, je suis quelquefois sur le point d'abandonner la Cour, & d'aller dans la retraite me consoler avec mes amis. Mais ma foiblesse me retient; je hais le monde, & ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle Dauphine? Elle n'est pas belle; mais elle a du sens, des graces, & ce je ne sais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son illustre époux est trop dévot; nous verrons si elle ne le guérira

pas de cette maladie des petites ames, qui ne manque jamais de rendre un Prince perſécuteur, & ſes ſujets fanatiques. Je ne connois pas de grand Roi qui ait été dévot; le bon Henri IV ne l'étoit pas. Aimons Dieu & la vertu; laiſſons la dévotion aux Moines.

La Dauphine a amené avec elle un Jéſuite Allemand, nommé le P. Crouſt, qui eſt ſon Confeſſeur; c'eſt peut-être le plus ſot & le plus plat animal qui ait jamais été importé du ſaint Empire germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du Dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une ſcene qui s'eſt paſſée, il n'y a pas longtemps, à Verſailles. Une femme de Paris, qui étoit groſſe, eût envie d'embraſſer ce jeune Prince, qui eſt, à la vérité, beau comme l'Amour; un Officier ſe chargea de l'introduire; mais le Dauphin, voyant qu'elle avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, & lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a preſque rendu groſſier.

Je fus hier ſurpriſe de voir la jeune

Dauphine avec des bracelets de la défunte Infante, où l'on voit son portrait en miniature; le Dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir; en effet, ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, & je ne saurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement, & à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous, ma belle Comtesse. Adieu.



LETTRE XXVII.

A la même. 1747.

Avez-vous lu la catastrophe du tyran de Perse, le trop fameux Thamas Kouli-Kan? il a été massacré dans son propre Palais par ses gardes. Cet homme, si célebre par son courage & par ses crimes, a éprouvé le sort qu'il méritoit: belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouverent un jour un trésor; l'un d'eux alla chercher des vivres, & les empoisonna pour se défaire de ses camarades, & devenir le seul

poſſeſſeur du tréſor. Ceux-ci, dans le même-temps, prenoient la réſolution de l'aſſaſſiner par le même motif, & ils l'exécuterent à ſon retour ; après quoi ils ſe mirent à manger ce qu'il avoit apporté : mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient, fidele emblême des conſéquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines, pompeuſes chimeres ! je vous mépriſe ſincérement, mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On ſonge toujours à la paix. Le Roi fait des propoſitions très-raiſonnables : mais les Anglois s'en moquent, & veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Bréda n'ont produit juſqu'ici que quantité de belles harangues & des compliments ; cependant nous eſpérons toujours.

Quand vous écrirez au beau Marquis, dites-lui de ne pas tant s'expoſer, pour l'amour de vous & de ſes amis ; car le canon ne reſpecte perſonne. Adieu, je vais partir pour Marli ; c'eſt un lieu charmant, mais votre préſence le rendroit encore plus beau, &c.

LETTRE XXVIII.

A M. D'ARGENSON. 1747.

LES Anglois ont donc renouvellé leur traité avec les ſauvages de Ruſſie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente mille hommes, en payant. Ils ſont, comme les Princes d'Allemagne, amis de tout le monde, en payant. Je ne ſais cependant pas ce que les Alliés feront de ces barbares. Le Roi de Pruſſe ne les laiſſera pas paſſer impunément, & j'oſe dire que s'ils viennent jamais en Flandres, il faudra qu'ils y arrivent par mer ſur les vaiſſeaux Anglois, ce qui n'eſt guere praticable ; ou qu'ils faſſent le trajet ſur une meule de moulin, comme leur grand ſaint Nicolas.

Cependant je regarde ces Alliances avec les Ruſſes comme d'une très-dangereuſe conſéquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit auſſi inconnue dans le reſte de l'Europe que la terre auſtrale, s'aguerrira peu-à-peu, & ap-

prendra la discipline militaire en servant les différentes puissances qui l'emploient ; bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, & leur sera formidable. Il ne seroit pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de Sibérie, & commandés par un nouvel Attila, qui inonderoient l'Europe. Dieu nous en préserve !

Je n'aime pas la politique ; mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut, pour cela, que beaucoup de droiture & de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes, & à les rendre malheureux, je n'en ai pas besoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre.

Je suis, &c.



LETTRE XXIX.

A la Comtesse DE NOAILLES. 1748.

A QUOI passez-vous le temps, ma chere amie? Etes-vous heureuse & contente? Pour moi, je suis triste & je suis sûre que, s'il y a du bonheur sur la terre, ce n'est pas dans les Cours qu'il faut l'aller chercher. Il semble que ce soit ici l'antre de Trophonius: on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fausses joies, de faux plaisirs & de faux amis, qui tâchent de m'assassiner en m'embrassant. Je fais tout ce que je peux pour distraire ma mélancolie: mais le plaisir est un don de Dieu, qu'il n'accorde jamais à l'ambition: il ne m'est pas plus possible d'être gaie qu'à Madame de Percival d'être belle & raisonnable.

Je vous remercie de vos cantates; la musique & les paroles en sont fort belles; mais à présent, je n'ai pas envie de rire.

Avez-vous été chez Martin voir mon

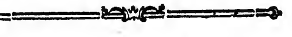
nouveau carroſſe, comme vous l'aviez dit? Je lui ai défendu de le gâter par des peintures laſcives, que les honnêtes gens ne ſauroient voir ſans rougir. C'eſt pourtant aujourd'hui la mode; mais je me moque de la mode : les femmes ſages m'en eſtimeront davantage. Le Roi m'a fait préſent de ſix beaux chevaux barbes: le bon Prince! qu'il eſt digne d'être aimé!

A propos, eſt-il vrai que la Princeſſe de Conti, étant l'autre jour à la Meſſe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en ſe plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde;* ſur quoi elle ſe tourna vers le Comte de Clermont, & lui dit: *Eſt-ce que cet homme-là eſt Eunuque?* Voilà une réflexion bien gaillarde, ſur-tout dans une Egliſe.

Je reçus hier la viſite de la belle Ducheſſe, qui me ſalua de votre part, & je l'embraſſai pour ſa peine. Vous penſez donc toujours à moi? Vous avez bien raiſon: il y aura Dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine perſonne deſtinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des ca-

reſſes, pour moi, à Madame de Nanteuil : je ſuis, après tout, bien heureuſe d'avoir des amies comme vous, &c.



LETTRE XXX.

*Au Comte d'*ARGENSON. 1748.

ON m'a préſenté un mémoire pour l'établiſſement d'une École militaire, & je vous l'envoie, parce que c'eſt une affaire de votre département. Ce n'eſt pas, comme diſoit le Cardinal Dubois des projets de l'Abbé de S. Pierre, *le rêve d'un bon Citoyen* : mais il me ſemble que ce ſeroit une inſtitution très-praticable & très-utile. Les campagnes ſont remplies de pauvres gentilshommes, qui vivent dans la miſere & l'abjection : on pourroit les ſoulager en élevant leurs enfants pour le ſervice du Roi & de l'Etat. La Nobleſſe françoiſe eſt la plus brave de l'Europe, & l'on a vu dans tous les temps ce qu'elle ſavoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée & du courage ſont perdus pour l'Etat, parce

que n'ayant pas le moyen de ſervir comme Officiers, ils dédaignent de ſervir comme ſoldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfants, mérite attention. Si l'on entretenoit conſtamment un corps de cinq à ſix mille jeunes gens élevés avec ſoin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire, cela formeroit une pépiniere de bons Officiers, en qui les lumieres ſuppléeroient à l'expérience, & bien ſupérieurs à ces petits Meſſieurs bien poudrés qui ſe préſentent tous les jours à votre bureau, & qui n'ont d'autre mérite, pour obtenir une Lieutenance, qu'un peu d'argent & beaucoup de préſomption.

Je n'ai pas encore parlé au Roi de ce plan, qui me paroît ſage & de la plus grande importance; je veux avoir votre avis auparavant. Conſidérez, Monſieur, que nous ſommes en guerre avec les Anglois, & que nous y ſerons preſque toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce ſont les ſeuls ennemis qui ſoient à craindre pour la France, & contre leſquels elle ne ſauroit trop bien ſe préparer. Nous faiſons la guerre avec

les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglois pour notre conservation. On ne sauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, & qui, par leur valeur & leurs richesses, sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous souvenir du petit S. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le Roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, &c.

LETTRE XXXI.

A M. de CHEVERT, *Lieutenant-Général.*

J'AI obtenu pour vous, Monsieur, ce petit gouvernement que vous desiriez, & cette préférence a causé bien des murmures parmi vos rivaux; ce

qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, si le Maréchal de Saxe ne m'avoit, d'ailleurs, souvent parlé de vous comme d'un des meilleurs Officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un soldat de fortune; un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable : votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressemblent : par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injustice, sait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le Roi avant de partir : je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercierez point.

Je suis, &c.



LETTRE XXXII.

*Au Comte d'*ARGENSON. 1748.

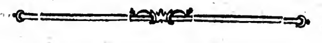
CETTE nouvelle démarche du Roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas : il entend aussi-bien ses intérêts que l'art de la guerre ; tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suede n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'est accomplie. Les Suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté : ils ont été la terreur du nord, tant qu'ils ont été esclaves de leurs Rois : à présent qu'ils sont libres, ils ne sont plus rien : ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande particuliere qui ne convient pas à tous les estomacs. Elle ne nous convient pas davantage : les François ont besoin d'un maître, & ils sont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres, & je vous le renvoie, parce que ces affaires sont de



votre reſſort. Il ſe plaint que le Maréchal de Saxe eſt trop ſévere, ſans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient. Répondez à ce petit Monſieur comme il le mérite. J'admire l'aſſurance de ces hommes avides, qui oſent troubler le gouvernement de leurs petits intérêts : quand le Roi envoie un vaiſſeau à la Chine, s'embarraſſe-t-il ſi les ſouris ſont à leur aiſe?

Il y a ici un jeune homme de bonne famille, qui m'a été recommandé : il eſt d'une figure agréable : mais le principal c'eſt qu'il eſt brave & capable de bien ſervir. Je ſerois bien aiſe que vous fiſſiez quelque choſe pour lui, & je vous en prie.



LETTRE XXXIII.

A Mademoiſelle ALEXANDRINE. 1748.

J'AI reçu, à votre ſujet, une Lettre qui m'afflige. On dit que vous êtes hautaine & impérieuſe avec vos compagnes, & que vous commencez à deve-

nir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre mere ? Pourquoi la mettez-vous dans la trifte néceffité de fe plaindre de vous ? Je vous avois tant recommandé d'être douce, modefte & affable, comme le feul moyen de plaire à Dieu & aux hommes. Avez-vous fi-tôt oublié mes leçons ? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous ? J'efpere que vous changerez de manieres par égard pour moi & pour vous-même. Point de grands airs ; ils ne conviennent à perfonne, & encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais élever comme une Princeffe, fongez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée peut changer, & me rendre la plus malheureufe des femmes ; en quel cas vous feriez comme moi, rien du tout. Adieu, ma chere fille, vous favez que je ne refpire que pour vous, que c'eft pour vous que j'aime la vie. Si vous me promettez de vous corriger, je vous pardonne & vous embraffe, &c.

LETTRE

LETTRE XXXIV.

A Madame l'Abbeſſe de S. ANTOINE. 1748.

J'AI reçu avec reſpect la lettre de V. A. S.* & je voudrois pouvoir vous conſoler & vous ſervir. Mais je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a repréſentée au Roi ſous le jour le plus odieux. On vous accuſe de tyranniſer vos Religieuſes. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait; que vous leur faites enſuite manger. Cela ſeroit bien indigne d'une Princeſſe du ſang de Bourbon, & je ne le crois pas. Mais malheureuſement on le croit ici, & le Roi eſt fort irrité. Il a donc été réſolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reſte, on vous conſerve votre revenu, de ſorte qu'à le bien prendre, je ſerois plutôt tentée de vous faire compliment

* Votre Alteſſe ſéréniſſime.

que de vous plaindre. La charge de cent cinquante filles toujours chagrines & mécontentes eſt bien pénible, ſurtout pour une perſonne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pu parer l'orage qui ſe préparoit, j'ai du moins été aſſez heureuſe pour en adoucir les conſéquences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond reſpect pour vous, & pour l'illuſtre ſang dont vous ſortez, m'en faiſoient un devoir, que j'ai tâché de remplir avec zele.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXV.

A la Marquiſe du SAUSSAI. 1748.

QU'AVEZ-vous donc fait à Madame de Fronlai? Elle ſe plaint fort de vous. Eſt ce que les amis doivent ſe fâcher? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie: mais je me charge de vous réconcilier, & de vous

faire embraſſer, pourvu que vous ne l'ayez pas appellée *laide*, ce qui ne ſe pardonne jamais entre les femmes.

Le Roi part demain pour Compiegne, & je dois le ſuivre : mais je porte par-tout la même mélancolie ; il eſt plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel eſt cet impertinent qui a dit tout haut en me voyant promener avec le Maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du Roi & ſon fourreau*. Cette mauvaiſe plaiſanterie a déjà courut tout Paris, & je ne doute pas que vous ne la ſachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles ſottiſes ne m'offenſent pas ; mais pour le prier de mettre plus d'eſprit & de décence dans ſes bons mots.

Je vous prie, pendant mon abſence, d'aller voir les tableaux de Monſieur de Renuſſon, & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira : je me rapporte à votre goût. Mais il y a ſur-tout un morceau que je ſerois bien aiſe d'avoir, c'eſt l'enlevement de Proſerpine ; ne le laiſſez pas échapper. Voilà ma premiere commiſſion : la ſeconde, dont je vous charge encore plus expreſſément, c'eſt

de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chere, je souhaite & espere vous voir à Compiegne : ce jour-là sera le plus agréable pour moi, &c.



LETTRE XXXVI.

A la Duchesse de DURAS. 1748.

VOUS me demandez ce que je fais, Madame la Duchesse. Je m'ennuie, & vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autrefois follement que la Cour étoit le séjour des ris & des plaisirs ; c'est plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai versé aujourd'hui d'indignation, en voyant mes amis, ceux que j'ai servis de tout mon pouvoir, conspirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, suivant ce mot d'un philosophe : *Donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain personnage, qui est également incapable

de bien servir le Roi & d'être reconnoissant : mais alors je ne le connoissois pas.

Vous avez sans doute oui parler de ce Chamillard, que Louis XIV fit Ministre de la guerre, parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à-peu-près la même chose pour cet homme-là ; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amusant, & il est actuellement Secrétaire d'État.

Il y a selon moi un grand abus dans tous les gouvernements : chaque membre de l'administration devroit être fixé pour toujours dans le même poste, sans espérance de monter plus haut : autrement on ne peut attendre de lui, ni justice, ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aspirer, parce qu'il ne l'a pas encore ; ni ceux de celle qu'il occupe, parce qu'il a dessein de la quitter. L'homme dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la Duchesse de Parme ; & j'espere que sa présence ramenera la gaieté dans cette Cour, où l'on ne rit jamais que du bout des levres. Le Roi me disoit hier, *J'ai beaucoup de flat-*

teurs , *& n'ai point d'amis.* Voilà le malheur des Princes ; on les adore , mais , il eſt rare qu'on les aime.

Le jeune Comte m'eſt venu remercier du régiment qu'il a obtenu : il eſt vrai que j'ai dit un mot en ſa faveur, mais ſon propre mérite en a dit davantage ; il parle des belles actions, comme un homme qui eſt capable d'en faire.

Je vous verrai peut-être la ſemaine prochaine chez la belle Comteſſe , qui m'a invitée à une petite fête : ce ſera la fête de l'amitié , & par conſéquent très-agréable. Adieu , ma chere Ducheſſe ; je baiſe vos belles mains.



LETTRE XXXVII.

A la Marquiſe de FONTENAILLES.
1748.

LA Cour eſt un bon pays pour oublier les malheureux : on ne parle déjà plus du pauvre Prétendant , & il n'y a peut-être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va ſe promener en Alle-

magne, dans ce pays de l'orgueil & de la misere, où il trouva à chaque pas des Princes & des gueux. Il a un grand projet dans la tête : je souhaite qu'il réussisse, mais sans l'espérer : les malheureux n'ont point d'amis. Le Roi lui a fait donner des lettres de change pour six cents mille livres : je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler, si toutefois un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit Marquis a obtenu ce qu'il souhaitoit ; il étoit souple & flatteur, comme un épagneul ; faisant des compliments à ceux qui se moquoient de lui, souffrant les injures & remerciant ceux qui les faisoient, c'étoit le vrai moyen de réussir à la Cour.

Quand je considere les bassesses, l'impertinence, & le caractere rampant de la plupart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes & les grands Seigneurs. Ceux-ci que je méprise, m'ennuient à mourir : les autres ne m'ennuient pas ; mais ils sont rares, & je n'en vois guere. Je plains les rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches & malfai-

ſants que ceux d'Angola. Les Cours, que le ſot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devroient exciter que la compaſſion. L'autre jour l'Abbé de la Tour-du-Pin, Prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Verſailles; & comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené: *j'ai*, dit-il, *une deſcription du Paradis à faire, & je viens ici prendre des mémoires.* Le pauvre homme! Si les excès des paſſions les plus funeſtes & les plus baſſes, l'envie, la haine, la rage, le déſeſpoir, ſi les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du Paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'intereſſe à tout ce qui vous regarde, je vous fais mon compliment ſur l'affaire de Boulogne: le Parlement a été pour vous tout d'une voix; ce qui prouve que la juſtice n'eſt pas aveugle. Je ne le ſuis pas non plus dans les ſentiments d'eſtime & de tendreſſe que j'aurai toujours pour vous.



LETTRE

LETTRE XXXVIII.

A la Comteſſe de BRÉZÉ. 1748.

J'AI toujours eu bien des ennemis : j'en ai actuellement parmi les dévots, & ce ſont les pires de tous. Un ſaint homme de cette eſpece, qui a la mine, & peut-être le cœur d'un démon, ſe poſta hier ſur le paſſage du Roi, comme il revenoit de la Meſſe, ſe jetta à ſes genoux, & lui préſenta un placet qu'il prit avec ſa bonté ordinaire, & vint le lire dans mon appartement : en voici la concluſion : *J'annonce à votre Majeſté, de la part de Dieu, qu'il faut abſolument renvoyer Madame de Pompadour au plutôt : autrement ſa main vengereſſe va s'étendre ſur votre Royaume, & punir vos ſujets de la foibleſſe de leur Souverain.* Cette inſolence méritoit peut-être la mort, ou du moins une priſon perpétuelle. Mais le meilleur des Princes ne ſe démentit pas en cette occaſion : il fit appeller ce meſſager du Ciel, & ſe contenta de lui

dire : *Mon ami, allez vous faire ſaigner, & racommoder votre cerveau ; car je vous annonce, de la part du bon ſens, que vous êtes fou.*

Pour moi, je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite, envoyé non pas de la part de Dieu, mais de la part de certaines gens que je mépriſe & ne crains pas. Voilà mon aventure, Madame, qu'en dites-vous ?

Savez-vous que j'ai acheté l'Hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maiſon dans Paris : mais je vais le faire abattre, & en bâtir un autre plus à mon goût. On ſe moque par-tout de la folie de bâtir : pour moi je l'approuve fort, cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de miſérables : mon plaiſir n'eſt pas de comtempler de l'or dans mes coffres, mais de le répandre. Je ſuis ſûre que vous penſez comme moi. Aimons-nous toujours, & mépriſons la baſſeſſe & l'envie.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXIX.

A la même. 1748.

Je n'aime pas du tout votre *Gouvernante* du bon homme Lachauffée, parce que cette Comédie n'eſt pas une Comédie, puiſqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre *larmoyant* eſt ridicule, & choque la vraiſemblance ; cependant il devient à la mode, parce qu'il eſt plus facile de ſe guinder ſur de grands ſentiments de tragédie que de plaiſanter avec grace : le génie comique eſt mort avec Moliere.

Un autre vice de la ſcene Françoiſe, c'eſt qu'on n'y voit jamais que des grands Seigneurs, comme ſi tous les hommes étoient des Marquis. Un Auteur ſe croiroit déshonoré, s'il mettoit ſur le théatre des bourgeois & des marchands : les Anglois y mettent même des ſavetiers, & en cela je les approuve : la Comédie eſt une pein-

ture des hommes , & un ſavetier eſt un homme comme un autre.

Un troiſieme défaut, c'eſt que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules : il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, & il fait rire : mais un homme vicieux eſt nuiſible à la ſociété, & l'afflige.

Cependant j'irai voir cette piece, parce que je l'ai promis ; & je vous prendrai en paſſant : après cela nous reviendrons ici, s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux François de Louis XIV appelloient *medianoche*. Adieu, ma chere, j'aime toujours votre bon cœur & votre eſprit.

LETTRE XL.

*A la Ducheſſe d'*ÉTRÉES.

POURQUOI ne me venez-vous pas voir ? la préſence d'une amie eſt preſque le ſeul plaiſir auquel je ſois ſenſible. Tout le monde me parle de vous ; tout le monde vous voit : hélas ! qu'il

eſt heureux ! Vous avez beau faire ; Madame, vous ne trouverez perſonne qui ſache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez tendrement, & j'en ſuis ſûre : c'eſt ce qui me fait ſupporter avec patience les grandeurs & les vanités de la Cour. La fortune qui m'a élevée, peut me tourner le dos : mais il eſt un bien qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de m'ôter, c'eſt votre amitié : voilà le vrai *beaume de vie*, & il vaut mieux que celui de *le Lievre*. J'entends du bruit à ma porte : attendez, ma belle Ducheſſe, je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux ſinge de Contrôleur-général qui m'apportoit de l'argent ; ſans cela, je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre, quand je vous écris. Comment ſe porte le Duc ? Il s'ennuie déjà de la paix : mais j'eſpere qu'il s'ennuiera long-temps ; car je n'aime pas la guerre. Adieu : quand viendrez-vous m'embraſſer ? &c.



LETTRE XLI.

Au Duc de NIVERNOIS. 1749.

JE n'approuve pas plus que vous cette fantaiſie du Cardinal de Tencin, au ſujet du Duc d'Yorck; & je ſuis ſurpriſe de la foibleſſe de ce Prince à y conſentir. Il n'étoit pas né pour être Prêtre, mais pour ſoutenir les prétentions de ſon frere au trône d'Angleterre, & y ſuccéder en cas de mort. Mais le voilà mort lui-même par ſon acceptation d'un bonnet rouge; & cette maiſon infortunée, qui a coûté tant de ſang & de tréſors à la France, va devenir le jouet de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour ſa bévue : mais lui & tous les Prêtres ſont comme les eunuques, qui voudroient que tous les autres hommes leur reſſemblaſſent. Il ne ſentoit pas combien les prétentions des Stuarts étoient utiles à la France, en cas de guerre avec les Anglois. C'étoit un épouvantail, qui ne manquoit jamais de jetter la terreur parmi eux.

Quoi qu'il en ſoit, le mal eſt fait, & le Roi eſt réſolu de donner à ſa nouvelle Eminence, la premiere riche Abbaye qui viendra à vaquer ; c'eſt de quoi vous pouvez l'aſſurer. J'ai pitié de cette malheureuſe famille, qui a été, pendant tant de ſiecles, le jouet de la fortune. La France, qui a toujours été l'aſyle des Princes malheureux, n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir ſur le Trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité, & d'une maniere digne de leur rang.

Les Religieuſes de S. Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un Corps ſaint, pour mettre dans une nouvelle Chapelle qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien, Monſieur le Duc, vous charger de cette bonne œuvre. La Cour de Rome n'eſt pas avare de ces ſortes de préſents, & elle vous l'accordera ſans peine : mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles, un ſaint avec deux jambes gauches, comme le S. Olive des Capucins. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci : c'eſt une plaiſante commiſſion pour un Ambaſſadeur & un Philoſophe.

Le Clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il étoit le maître, il renouvelleroit les *dragonades* de Louis XIV. Mais, grace au Ciel, notre Roi très-Chrétien, n'est ni dévot ni persécuteur ; il n'a, dit-il, aucun pouvoir sur les consciences, & n'en veut point avoir. Le bon Prince ! Pour moi, je hais les Prêtres intolérants ; & si j'étois Souveraine, je ne persécuterois que les persécuteurs. Vous pensez comme moi, Monsieur le Duc ; & je vous prie, au nom de la raison & de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, & d'éteindre les premieres éteincelles de cette guerre sacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres compliments à Madame la Princesse Pamphili : c'est une femme bien estimable, quoiqu'Italienne. Je vous prie de vous bien porter, & d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.



LETTRE XLII.

Au Comte de FRISE. 1750.

TOUTE la France pleure avec vous la perte du grand homme qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités : la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'État qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons François sont dans l'affliction : le Roi qui la partage, veut vous donner des marques de son estime pour le Maréchal de Saxe, & l'honorer encore après sa mort dans son neveu. Il vous laisse le Château de Chambord avec toutes ses dépendances, & les mêmes privileges dont feu votre Oncle jouissoit. Quant à sa pompe funebre, il en fera les frais d'une maniere digne de lui, & du Héros qu'il regrette. Il auroit bien voulu lui donner une place dans la sépulture des Rois de France. Mais comme il est mort Luthérien, les préjugés de notre Religion ne permettent pas à ce bon Prince de

lui donner cette derniere preuve de ſa reconnoiſſance. Il ſera donc enterré ſelon ſes deſirs dans le Temple de ſaint Thomas à Strasbourg ; & je ne doute pas que dans le tranſport des triſtes reſtes de ce grand homme , les peuples n'accourent en foule ſur la route , pour donner à ſa mémoire des larmes ſemblables à celles qui furent verſées pour le Maréchal de Turenne.

Quant à moi , Monſieur, je l'honorerai toujours en vous ; & j'oſe dire que vous lui reſſemblerez un jour. Quand il ſe préſentera une occaſion de vous ſervir , je vous prie de ne pas accorder à d'autre le plaiſir de vous obliger. Je ſuis très-ſincérement , &c.



LETTRE XLIII.

A Monſieur de la BEAUSSIERE *. 1740.

JE ſuppoſe que vous êtes encore à Paris. Auſſi-tôt que vous recevrez cette lettre , ne manquez pas de porter deux

* Son Intendant.

cents louis à l'adresse ci-jointe , & d'assurer la personne à qui vous les remettrez de toute mon estime. Le malheur des temps m'empêche de faire mieux ; mais j'espere avoir le plaisir de l'obliger plus solidement une autre fois. En attendant, je penserai à quelque place qui lui convienne.

Je suis , &c.

LETTRE XLIV.

*A la Duchesse d'*ETRÉES. 1750.

JE vis hier Monsieur le Comte , qui me fit des compliments pour vous & pour lui : il m'assura que vous vous portiez bien , ce qui est le principal ; car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triste nouvelle. Le brave Maurice est mort dans son Château de Chambord : cette perte est un malheur public. On dit que feu le Maréchal de Villars, apprenant que le Duc de Berwick avoit été tué au siege de Philisbourg , il s'écria: *cet homme a toujours été heureux.* Le

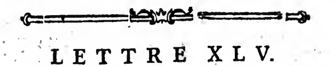
pauvre Saxe n'a pas eu ce plaiſant bonheur des Héros ; car il eſt mort dans ſon lit comme une vieille femme, & tel que Monſieur de Catinat, ne croyant rien, & peut-être n'eſpérant rien *.

J'ai eu occaſion de le voir ſouvent, & je crois avoir bien ſaiſi ſon caractere. Il n'étoit grand qu'à la tête d'une armée : par-tout ailleurs il avoit les petiteſſes des ames vulgaires, ce qui me rappelle le mot de la Bruyere, *qu'il eſt difficile d'être héros aux yeux de ſon valet-de-chambre.* Ce ſont ſes débauches qui l'ont tué, encore plus que la vieilleſſe, ou les fatigues de la guerre ; & il n'étoit pas délicat dans ſes plaiſirs. Dans les deux dernieres années de ſa vie, c'étoit un cadavre ambulant, dont il ne reſtoit plus rien que le nom. Cependant, malgré tous ſes défauts, qui ſont l'appanage de l'humanité, c'étoit un grand homme à qui la France doit peut-être ſa conſervation, & qu'elle ne ſauroit trop regretter. Il ne ſera pas enterré à S. Denis, parce que les

* Trop ſévere.

Prêtres disent qu'il étoit hérétique. Pour moi, j'aime de pareils hérétiques, & je souhaite que Dieu nous en envoie encore un semblable. Je vous aime aussi, Madame la Duchesse; mais je ne vous vois pas assez souvent.

Je suis, &c.



LETTRE XLV.

A la même.

J'ALLAI hier pour vous voir, & l'on me dit que vous étiez au Palais-Royal. J'y courus & ne vous trouvai pas. La Duchesse étoit occupée d'une maniere que nos jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour son beau Duc. Il y a une certaine Princesse dans Homere, qui va à la fontaine laver les chemises de ses freres, & elle se plaint qu'elles sont trop sales : mais dans ces temps simples, les Princesses avoient des mains de paysannes, ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. La Duchesse

me fit beaucoup d'amitiés, & nous parlâmes de vous, comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité qu'elle vous eſtime autant que moi, & je l'en eſtime davantage.

J'ai vu cette miſérable rapſodie ſur le Maréchal de Saxe. S'il vivoit encore, il rougiroit de la maniere platte & ridicule dont on le loue. Pour moi, je crois qu'il n'y a que ceux qui ſont capables d'imiter les grands hommes qui ſoient capables de les bien louer, & je prends l'éloge d'un ſot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe, il avoit quelquefois des idées ſingulieres. Je lui demandois un jour, pourquoi il ne s'étoit jamais marié. *Madame*, dit-il, *comme le monde va à preſent, il y a peu d'hommes dont je vouluſſe être le pere ; & peu de femmes dont je vouluſſe être l'époux*. Cette réponſe n'étoit pas galante; mais pourtant il y a quelque apparence de raiſon. Il diſoit auſſi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un ſoldat. Malgré cela, il entretenoit des filles, qui à la fin l'ont tué, & c'eſt une Comédienne qui lui a donné *le coup de grace* : jugez par-là de ſes compagnies.

Nous aurons ici, ſamedi prochain une repréſentation de *Mahomet* : venez-y apprendre avec moi à déteſter la ſuperſtition & à admirer Voltaire. Nous avons mille faiſeurs de vers, mais nous n'avons qu'un poëte. Il vint hier matin me rendre ſes hommages : mais s'il me traite en Reine, je le reçus auſſi mieux qu'un Roi ; car il faut honorer les grands talents. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pis pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne ſoit grand homme ; c'eſt dommage qu'il devienne vieux.

Dites à Monſieur le Duc que je le hais : parce qu'il eſt venu ici ſans me voir, on diroit que les hommes eſtimables me fuient, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient, & que je mépriſe. S'il ſe repent, & répare ſa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien, ma chere Ducheſſe, & ſoyez toujours gaie, ſi vous voulez toujours être belle : la triſteſſe enlaidit, &c.





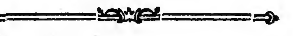
LETTRE XLVI.

A Madame de la POUPLINIERE.

Je ne m'imaginois pas, Madame, que nous aurions jamais quelque chose à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente, & je vous ferai une réponse modérée. Je sais que vous êtes depuis quelque-temps à la tête des belles femmes qui ont des desseins sur le cœur du Roi : vous le suivez par-tout : il vous trouve toujours quelque part en embuscade pour le surprendre, & cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, Madame ; il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui ; vous m'insultez par une lettre, qui n'a ni sens, ni justice, comme si j'étois le seul obstacle qui s'oppose à votre ambition. J'ai le malheur, Madame, de ne pas connoître tout votre mérite ; & quoique vous ayez fait tout votre possible pour le faire connoître au Roi très-Chrétien, il n'en sait pas davantage que moi. Vous

Vous êtes la femme d'un homme riche & estimable ; tâchez de ne plaire qu'à lui : mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au Prince, travaillez paisiblement à ce beau projet, sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître, ni de vous estimer. Voici la premiere fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce sera aussi la derniere. La charité m'a dicté cette lettre ; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable, je souhaite qu'elle produise un bon effet.

Je suis, &c.



LETTRE XLVII.

A Monsieur CAMPBEL.

JE suis très-sensible au souvenir du Prince Edouard, & à toutes vos honnêtetés ; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile : je ferai cependant tout mon possible pour le servir, par estime pour lui & pour son illustre maison. Le Roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémis-

ſant, n'abandonnera jamais ſes intérêts : c'eſt de quoi vous pouvez l'aſſurer. Son Mariage avec la Princeſſe de Modene ſeroit un petit équivalent de ſes prétentions, & lui fourniroit un établiſſement : on ne négligera rien ici pour le faire réuſſir. Il a fait tant pour nous, que nous ſommes obligés par reconnoiſſance de faire quelque choſe pour lui. Il y a des gens, & même des François, qui diſent que jamais le Roi n'a eu de ſérieuſe intention de le rétablir ſur le trône de ſes ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Ecoſſe que pour ſervir d'épouvantail aux Anglois. Je ſais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le ſoutenir, comme elle l'auroit voulu : les ennemis étoient maîtres de la mer, & l'on n'a jamais pu faire paſſer dans la Grande-Bretagne les troupes deſtinées à ſupporter ſa cauſe & celle de ſes amis. Dans une nouvelle guerre (car les deux nations, qui ſe haïſſent réciproquement, ne ſauroient vivre long-temps en paix) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occaſion plus favorable. En attendant, le Roi qui aime le Prince

Edouard, & le plaint, eſt réſolu de le ſervir de tout ſon pouvoir.

Eſt-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort, par des aſſaſſins maſqués; qu'il en a tué un, & bleſſé dangereuſement deux autres? Sa bravoure eſt bien connue; mais il eſt triſte pour lui d'être obligé de l'exercer contre de vils meurtriers: ces ſcélérats étoient-ils Anglois?

Je vous prie, Monſieur, de lui préſenter mes reſpects & mes ſervices. Sa cauſe eſt la cauſe des Rois, & ſi je pouvois contribuer, ſelon mon petit pouvoir, à la faire triompher, je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je ſuis, &c.



LETTRE XLVIII.

A Monsieur de PUISIEUX, *Ministre d'Etat.* 1750.

JE suis étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a-t-elle pas assez fait pour eux? Louis XIV, après plus de cinquante ans de regne & de gloire, s'est vu sur le bord du précipice, pour s'être obstiné à soutenir le Roi que le dernier Prince de la maison d'Autriche avoit nommé pour son successeur, & empêcher le démembrement de leur Monarchie. Louis XV a fait une longue & sanglante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe, par l'établissement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de services rendus à l'Espagne aux dépens de la France sembleroient exiger quelque reconnoissance. Cependant elle s'obstine à nous refuser, comme à toutes les autres nations, l'entrée de ses ports d'Amérique, sans faire la moindre différence entre ses amis

& ses ennemis. On peut dire même que les Anglois sont plus favorisés que nous, par l'avantageux & important traité de l'*Assiento*.

L'ambition & la vanité de Louis XIV ont été satisfaites : il a assuré avant sa mort la couronne d'Espagne à sa maison : mais trop souvent l'ambition & la vanité des Princes font le malheur des peuples ; comme il est arrivé par cette espece d'union des deux Monarchies. Jusqu'à cette époque la France avoit presque toujours été en guerre avec l'Espagne ; & l'avoit tellement épuisée, que Charles II fut obligé de faire de la fausse monnoie : nos corsaires enlevoient ses gallions, & nos colonies subsistoient aux dépens des siennes. Mais tout est changé depuis qu'elle a un Roi de la maison de Bourbon : délivrée d'un ennemi redoutable, elle augmente tous les jours sa puissance, & reparoîtra bientôt avec son ancienne splendeur, par l'intime alliance des deux couronnes : nous nous battons, & nous nous épuisons pour le.

Voilà, Monsieur, quelques-unes des instructions qu'il seroit peut-être

à propos d'envoyer à notre Ambaſſadeur à Madrid, pour lui ſervir de guide dans ſa préſente négociation, ſi toutefois vous l'approuvez. Le deſir d'être utile & de plaire au Roi l'emporte, depuis que je ſuis ici, ſur mon inclination naturelle ; car je n'aime pas la politique, & d'ailleurs cette étude ne convient guere à mon ſexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainſi dire, malgré moi ; car autrement avec vous, Meſſieurs, je n'entendrois pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courier avant de l'expédier : j'ai un paquet de compliments à lui donner pour quelques *doms* & *dones*, &c.



LETTRE XLIX.

A la Comteſſe de NOAILLES.

JE plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'eſt empoiſonnée volontairement pour ne pas être obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pau-

vre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parents. Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans, avec un œil de verre & une jambe de bois ! C'étoit renouveller le supplice de ce Mézence, qui lioit les vivants avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin, tandis que le monstre se déshabilloit, & que là elle prit un verre de poison qui la tua en un quart d'heure de temps. Je n'approuve nullement le suicide : j'espere cependant que Dieu lui a fait grace : c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'Ambassadrice de Venise, qui vous aime & vous loue beaucoup : e l'en estime davantage ; car il faut voir du mérite pour le discerner dans es autres. On vient de déclarer la grossesse de Madame la Dauphine, & tout monde est dans la joie ; réjouissez-vous aussi & aimez-moi, &c.

LETTRE L.

A la même.

Il eſt arrivé cette nuit une aventure qui a cauſé beaucoup de confuſion, & qui eſt ſinguliere : je m'en vais vous la dire. Un homme a pénétré, je ne ſais comment, dans l'appartement de Madame, tandis qu'elle étoit couchée & endormie, s'eſt jetté ſur ſon lit & l'a embraſſée. Auſſi-tôt voilà la pauvre Princeſſe qui ſe réveille, ſe débat, & jette les hauts cris. On accourt, & on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle, étroitement embraſſée par cet homme qui ne vouloit pas lâcher priſe. On l'a conduit en priſon dans le deſſein de le punir de ſa témérité : mais après quelques recherches, on a trouvé que c'étoit un ſomnambule qui occupe une petite charge à la Cour, & qui ne manque jamais de courir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec ſoin. On l'a donc relâché, & chacun rit de cette aventure,

aventure, excepté Madame, qui paroît un peu confuse.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a présenté son livre au Roi ; qui l'a bien reçu. Mon Dieu, qu'il a l'air bête ! & cependant tout le monde dit que c'est un grand homme : au reste tous ces géomettres ont l'air sot. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hasard à sa maison, & étoit près de pénétrer au second étage, où il travailloit tranquillement à ses cercles & à ses triangles. On court lui dire de se sauver sans délai, s'il ne veut point avoir le plaisir d'être brûlé tout vif, & de donner ses ordres dans ce cas pressant. *Parlez à ma femme*, dit-il, *je ne me mêle pas de cela.* Sur quoi il se remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de son cabinet, & de l'emporter hors de la maison : quels animaux !

Je m'en vais à la Messe, & je prierai Dieu pour la pauvre Cousine. Est-elle donc toujours si malade ? Si elle venoit à mourir, je plaindrois tous les

honnêtes-gens qui l'aiment, Adieu : aimez moi toujours davantage, & dites-le moi ſouvent, &c.

LETTRE LI.

*A la Ducheſſe d'*ETRÉES.

Ce fou de Bâville eſt revenu de l'*Iſle ténébreuſe*, & il parle avec enthouſiaſme des Angloiſes. Les philoſophes de ce pays-là, dit-il, ont éclairé le monde, & les femmes l'embelliſſent. Mais, lui diſoit le Roi, on prétend que ces Angloiſes ſont fort pâles. *Ah, Sire*, reprit cet original, *c'eſt la couleur de la tendreſſe & de la volupté; & ſi je n'avois que trente ans, je craindrois plus ces joues pâles que nos viſages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet exiſte, ce ſont ſûrement des Angloiſes qui ſont le bonheur des Saints.*

Ce qui étonne Bâville, c'eſt que les Anglois n'ont pas de bons vers galants; car, dit-il, les belles femmes devroient inſpirer les belles penſées. Il ſe propoſe dans vingt ans d'ici de faire un ſecond

pélerinage en Angleterre, pour voir si les filles ressemblent à leurs meres. Il nous amuse tous les jours par ses folies: en un mot, il est dans le même enchantement que s'il sortoit du Palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres, la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs; mais que la beauté, l'esprit & les graces des femmes dissiperent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes; c'est qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les Angloises, dit-il, ne seront qu'Angloises, ce sera un sexe divin; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Je crois, après tout, que ce n'est pas absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là: j'en ai vu qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oublié: il se ressouvient qu'il a laissé à Paris un petit visage de Déesse, qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise! il commence à m'ennuyer. Je me propose aussi de vous

aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chere; je vous aime tendrement.



LETTRE LII.

Au Marquis de S. CONTEST.

LA retraite de Monsieur de Puisieux laisse vacant le département des affaires étrangeres. C'étoit un bon Ministre : le Roi en veut encore un meilleur, & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conserver, ce qui est encore plus difficile. Les Hollandois vous regretteront, parce qu'ils vous estiment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le Maréchal de Bellisle dit que l'Ambassade d'Hollande est la plus difficile & la plus désagréable de toutes. Dans les autres Cours on a affaire à des Princes d'un tour d'esprit généreux : mais chez ces marchands, qui foulent aux pieds le Crucifix * au Japon pour gagner de

* Incroyable !

l'argent, les négociations se ménagent comme une affaire de commerce; & ils traitent avec les Rois comme avec leurs correspondants, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, Monsieur, ces froids bataves, pour venir honorer votre patrie par des talents & des lumieres que le Roi veut récompenser. Je vous ai en mon particulier des obligations, qu'il acquittera pour moi, &c.



LETTRE LIII.

*Au Comte d'*ALBEMARLE. 1750.

MYLORD, j'ai appris qu'avant hier, dans une grande compagnie & à la fin d'un grand soupé, vous avez tenu sur mon compte des propos qui ne sont ni vrais, ni convenables à la dignité d'un Ambassadeur. Tout le monde sait que vous êtes homme de plaisir; mais je ne savois pas que vous fussiez capable d'en prendre à déchirer une femme absente, qui n'a pour vous ni haine, ni estime. Si vous étiez sujet du Roi; je me ven-

gerois en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'Ambassadeur d'une nation respectable, souffrez que, par égard pour elle, & non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la marine Françoise ont été lus dans le Conseil, & on les a trouvés supérieurement ridicules. C'est comme si vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fievre prenne le quinquina. Le ministre m'a montré ce beau mémoire, & je lui en ai dit mon sentiment d'une maniere allégorique par cette fable.

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hérisson, pourquoi ne te défais-tu pas de tes pointes? J'y consens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, Mylord, tout ce que j'ai dit, & que j'ai dû dire, quand j'ai été consultée. La fable vous a déplu; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux, ni honnête, sur-tout de la part d'un étranger, qui ne me connoît pas du tout; & que je ne me soucie pas de connoître. Je doute fort que le Roi d'Angle-

terre, votre maître, vous ait envoyé ici pour cela. J'estime votre nation, & c'est pour cela que je souhaiterois que celui qui la représente ici fût vrai & décent, & que la table qui fait ses délices, ne fût pas un rendez-vous de satyre malhonnête.

Pardon, Mylord, de la liberté que je prends : si vous continuez à mal parler, je n'en serai pas surprise : mais je ne m'en plaindrai plus. Je suis, &c.



LETTRE LIV.

Au Marquis de ST. CONTEST, *Ministre d'Etat.*

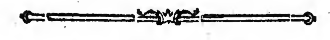
JE n'aime pas cette affaire de Valbure : il falloit l'encourager, & non l'anoblir. Voilà donc un habile négociant transformé en petit gentilhomme. Malgré tous les beaux raisonnements qu'on apporte pour anoblir le commerce, je ne crois pas que cela soit à propos dans une Monarchie absolue. Un Marchand devroit se rendre respectable par son honnêteté & les services qu'il rend à

l'Etat, ſans chercher des diſtinctions par des parchemins ſtériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoiſſez le fameux Bernard : il a de même obtenu le titre de Comte ; mais perſonne ne le lui a donné. Dans un Etat Monarchique il y a deux ordres eſſentiellement ſéparés & diſtingués, les nobles & les roturiers : les fonctions des premiers ſont de le défendre, & celles des ſeconds ſont de le nourrir & de l'enrichir, ſans jamais aſpirer à des honneurs inutiles, qui ne ſont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le Roi, & je ne l'engagerai jamais à anoblir perſonne : mais je ne ſuis pas toujours conſultée.

Cette affaire de la vânité, qui n'eſt rien en elle-même, peut devenir dangereuſe par ſes conſéquences, puiſqu'on paroît actuellement diſpoſé à anoblir tous ceux qui ſe diſtingent dans le commerce, ce qui jettera néceſſairement la confuſion dans tous les ordres de l'Etat, & amenera peut-être une révolution dans le Gouvernement. Dans une Monarchie le Roi donne un coup de pied à ſon premier Miniſtre ; celui-ci aux grands Officiers de la Couronne,

qui le rendent à leurs inférieurs ; c'eſt une réaction continuelle entre les différents ordres de la nation, qui ſe termine aux derniers des ſujets. Dans les Républiques c'eſt autre choſe, celui qui ſe trouve à la derniere place peut parvenir à la premiere ; & par-là il y a toujours une ſorte d'égalité ſubſiſtante entre tous les membres de la ſociété, ils ſont tous citoyens ; il n'y a par la conſtitution aucune diſtinction permanente entr'eux ; ils ſont tous nobles & légiſlateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'Etat ; ſi un Marchand peut devenir Gentilhomme, & continuer ſon commerce, toutes les diſtinctions ſeront abolies, & par degrés la Monarchie ſe changera en République. Voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains. Continuez, Monſieur, à bien ſervir le Roi, & à l'éclairer : c'eſt un bon Prince, mais quelquefois trop facile ; toujours diſpoſé à faire le bien, mais ſujet à trop écouter des conſeils qui lui ſemblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaiſes conſéquences. Pour moi, je vous ſeconderai en tout ce qui me paroîtra raiſonnable & conforme à la na-

ture du gouvernement François. Si je me trompe, ce ne sera pas ma faute: tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres compliments à Madame la Marquise : je serois bien aise de la voir; embrassez-la pour moi.



LETTRE LV.

A M. de PAULMI, *Ministre d'Etat.* 1750.

JE suis bien aise, Monsieur, que le Roi ait pensé à vous. Il vous a appellé au Ministere, parce qu'il vous croit bien capable de le servir; je le crois aussi, & je n'ai eu garde de blesser la vérité en parlant contre vous. Si vous remplissez les devoirs de l'emploi pénible dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talents, il sera satisfait; c'est toute la reconnoissance que je vous demande. Vos prédécesseurs ont mis beaucoup de confusion dans votre département : on espere que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi eſt venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime pas ces compliments. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite ; & quiconque ſe rend digne de ce que je fais pour lui, n'eſt pas ingrat : pourquoi me remercier d'avoir été juſte ?

Je vous prie de paſſer ſamedi chez moi, avant d'aller au Conſeil. On doit y agiter une queſtion importante, à laquelle je m'intéreſſe vivement : mais je crains ces têtes froides de nos Miniſtres, qui, à force d'être prudentes, ſont ſouvent déraiſonnables. Le Sénechal de Brézé, voyant un jour Louis XI à cheval, dit que *ce cheval portoit le Roi & tout ſon Conſeil* ; parce que ce Prince ne conſultoit perſonne, & il s'en eſt quelquefois bien trouvé. C'eſt l'uſage dans toutes les aſſemblées de décider à la majeure : il vaudroit ſouvent mieux décider à la mineure, & je ne doute pas que vous ne penſiez comme moi. Adieu, Monſieur ; ſi ce que vous appellez ma faveur peut vous être utile, je vous prie de vous adreſſer toujours à moi ; c'eſt moi que vous obligerez, &c.

LETTRE LVI.

A la Comtesse de BRÉZÉ.

IL y a huit jours, il y a un siecle, que je ne vous ai vue, ma belle Comtesse : vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puisse vivre si long-temps sans voir les personnes qui me sont cheres ? Je suis jeune, je suis belle, à ce qu'on m'assure : tout le monde m'adore, ou du moins en fait semblant ; & cependant je m'ennuie. J'ai une mélancolie secrette, que rien ne peut distraire, excepté la présence des personnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaisirs des Cours, que les ignorants desirent sans les connoître ! Je crois en vérité que je deviendrai Philosophe, & qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les mépriser. Venez vîte m'embrasser & me consoler.

Le Cardinal de Rohan est donc mort ; ce Prêtre ambitieux qui a tué Louis

XIV, en le tourmentant par des ſcrupules qu'il n'avoit pas lui-même, & l'a fait mourir perſécuteur. J'aime ſincérement la Religion : mais j'ai de la peine à aimer ſes Miniſtres, ſur-tout depuis que je les connois.

J'ai vu votre Demoiſelle de la Loubere, elle eſt jolie & aimable : je prendrai ſoin d'elle pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en ſoit digne. Adieu, je baiſe votre joli viſage : ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette ſemaine, &c.



LETTRE LVII.

Au Marquis de VANDIERE. * 1750.

POURQUOI, mon Frere, ne vous ai-je pas vu depuis quinze jours ? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaiſirs, je m'occupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le Roi, qui vous a nommé Contrôleur de

* Depuis *Marquis de* MARIGNI.

ſes bâtiments. Cette place eſt comme celle de Pétrone : vous devez être *l'arbitre des élégances*, & encourager les beaux-Arts. Mais pour cela vous ſerez obligé de les étudier, ſans croire ces petits flatteurs qui aſſiegent les gens en place, & les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas. Voltaire dit ſi bien cela :

> Que ſon mérite eſt extrême !
> Que de graces, que de grandeur !
> Ah ! combien Monſeigneur
> Doit être content de lui-même !

Pour votre honneur & le mien, ne ſoyez pas ce *Monſeigneur*-là : j'eſpere que vous vous rendrez digne des bienfaits du Roi.

Je vous envoie quelque choſe pour ma petite Alexandrine : ne venez pas ici ſans la voir & l'embraſſer pour moi. Donnez cinquante louis à ſa gouvernante : j'aime cette femme-là, & je ſuis très-contente de ſes ſoins. Je ferai sûrement quelque choſe pour elle ; car il faut être juſte, & récompenſer le mérite. Adieu, mon cher Frere ; je vous attends & vous embraſſe.

LETTRE LVIII.

Au Duc de MIREPOIX.

Vos dépêches, Monſieur le Duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez; & nous craignons que ces chicannes, au ſujet des limites du Canada, ne produiſent à la fin une rupture. Votre Roi George eſt un Allemand, & il nous cherche une querelle de ſon pays. Les Anglois, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adreſſe, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, de laiſſer ce point indécis, & d'en remettre la diſcuſſion à des Commiſſaires; en conſéquence de quoi cette fameuſe paix, qui ſembloit aſſurer le repos de l'Europe pour longtemps, n'eſt proprement qu'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle ils ont le loiſir de reſpirer, & de ſe préparer à une nouvelle guerre. Monſieur de Monteſquieu, dit que les Anglois n'entendent rien à l'art des négociations. Je ne ſais pas ce qu'il dit de ce

coup de politique de leur part ; mais la bévue de nos Plénipotentiaires est impardonnable ; le piege étoit visible, & pourtant ils y ont donné comme des enfants. Au reste, il faut faire bonne contenance, & ne pas paroître avoir peur. Est-il possible qu'un Anglois ait dit en plein Parlement, qu'on ne devoit pas tirer un coup de Canon en mer sans la permission de la Grande-Bretagne ? Ce mot est ridicule & insolent : mais il montre l'esprit de la nation, qui a sa justice, comme sa Religion, à part. J'ai lu, je ne sais où, que les Athéniens faisoient serment de regarder comme des domaines de leur République, tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les Anglois ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Mylord Albemarle passe ici agréablement son temps. Le Roi d'Angleterre, qui l'aime, & je ne sais pourquoi, lui envoie sa leçon toute prête, & il vient la répéter, comme un écolier, au Ministre des affaires étrangeres. Ce pauvre Ambassadeur n'auroit jamais été un Marquis de Bedmar, & c'est

c'eſt celui qui nous convient le mieux. Pour vous, Monſieur le Duc, on eſpere que vous ferez honneur à votre nation, par votre vigilance & vos talents. C'eſt ſur-tout à préſent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus, pour tout voir & tout obſerver. Albemarle s'amuſe ici à boire : amuſez-vous à ſervir avec zele votre Roi & votre patrie. Adieu, Monſieur l'Ambaſſadeur ; aimez toujours vos amis, & comptez ſur eux.



LETTRE LIX.

Au Marquis de St. Contest. 1751.

Votre lettre me ſurprend, Monſieur : cette étourderie de Monſieur de Beuvron, qui ne ſeroit pas pardonnable dans un enfant, l'eſt beaucoup moins dans un Ambaſſadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on danſa beaucoup, ſuivant l'uſage d'Allemagne. La Princeſſe, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occa-

ſion ſi chere à la vanité des femmes, fut enfin obligée de ſe jetter ſur un fauteuil pour ſe repoſer un peu. Dans ce moment, Beuvron vient lui préſenter la main pour danſer encore un menuet : la Princeſſe le refuſe poliment, & lui dit qu'elle eſt exceſſivement fatiguée. Sur cela Beuvron crie qu'on manque à ſon maître, comme ſi ſon maître l'avoit envoyé en Allemagne pour danſer : il ordonne ſur le champ une chaiſe de poſte, & part à minuit ſans prendre congé. Cette échauffourée eſt ridicule : le Roi en a ri du bout des levres, mais il eſt piqué contre lui. Vous recevrez ordre de renvoyer ce pointilleux obſervateur du point d'honneur à ſon premier poſte, & de lui recommander d'être moins vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes ſont bien agréables : nous avons donc le plaiſir de voir le nom François reſpecté aux extrêmités du monde. On dit que la ridicule Ambaſſade de Siam, flatta plus Louis-le-Grand, que n'auroit fait la conquête d'une Province. La négociation de Monſieur Dupleix, qui eſt venu à bout de fixer le génie inconſtant

des Marates, de s'en faire déclarer le Généraliſſime, & de nous procurer un commerce important & excluſif, eſt d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuſes époques de ce regne. Ce Monſieur Dupleix, vit, dit-on, à Pondichery avec le faſte d'un Prince Aſiatique. Il a cinq cents eſclaves qui l'accompagnent dans ſes promenades, garde beaucoup plus nombreuſe que celle d'aucun Roi d'Europe : il y en a vingt qui portent ſon palanquin ; trente autres ſont occupés à chaſſer les mouches. Voilà un homme bien heureux, ſi toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reſte, il ne faut lui reprocher ni ſon luxe, ni ſes richeſſes ; il a bien ſervi ſa nation, tandis que nous avons ici quarante frippons qui la dévorent, & qui ne vivent avec guere moins de faſte. Il faut eſpérer que la Compagnie des Indes va reparoître avec un éclat qu'elle n'a jamais vu dans les plus beaux temps de Louis XIV : mais j'ai peur qu'elle ne le conſerve pas long-temps. Les Anglois ne manqueront pas d'en être jaloux, & n'oublieront rien pour fruſtrer nos eſpérances. Cependant eſ-

pérons toujours ; c'eſt au moins un beau rêve ; il ne faut pas ſe rendre malheureux avant le temps.

Tout le monde eſt étonné de cette grande révolution. Dupleix n'eſt pas un homme de génie ; mais il y a des gens qui font de grandes choſes avec des talents très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des négociateurs.

Il y aura bientôt un grand conſeil au ſujet des affaires des Indes, comme vous ſavez ; & par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la compoſent, j'ai bien peur qu'on ne gâte tout, & j'ai voulu vous prévenir. J'eſpere que vous ſoutiendrez, dans cette occaſion, l'honneur de l'Etat, & que vous ne contribuerez pas par des conſeils timides à le rendre mépriſable, en ſacrifiant des avantages préſents par la crainte de quelques inconvénients à venir & incertains. Vous êtes un Miniſtre habile & ſûr : on peut compter ſur vous. Je vous ſalue, Monſieur ; n'oubliez pas dans vos premieres dépêches ce paquet particulier pour le Duc de Mirepoix.

Je ſuis, &c.

LETTRE LX.

Au Duc de NIVERNOIS, *Ambaſſadeur à Rome.* 1751.

Vos Lettres me font toujours un grand plaiſir : je n'y trouve qu'un défaut, c'eſt qu'elles ſont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde & de ſes vanités, que la raiſon fait bâiller. Si vous penſez cela de moi, Monſieur le Duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus ſage & le plus honnête homme de France : vos Lettres m'honorent, m'inſtruiſent, & me donnent une ſatisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des Cours.

Le Roi parle ſouvent de vous avec la plus grande eſtime, & j'apprends que vos nouveaux Romains, quoique ſi différents des anciens, ont pourtant pour votre génie & vos vertus le reſpect qu'ils méritent.

J'aurois ſouhaité être derriere vous

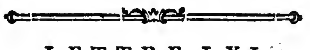
à votre derniere audience : le bon Benoît XIV ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui, avec étonnement, un Pape raisonnable & philosophe. Malgré tout cela, c'est un Prêtre, quelque respectable qu'il soit ; & je suis surprise que les Rois continuent encore à envoyer des Ambassadeurs à des Prêtres, qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles & ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, & je les aime mieux : ils sont beaux & bien choisis ; vous excellez en tout.

On espere vous voir aux noces de Mademoiselle de Nivernois : elle est belle comme un ange, sage, modeste, sensible, & pleine d'esprit ; en un mot, digne de vous. Je trouve le Comte de Gisors bien heureux. Le Roi ne l'est guere moins par le plaisir qu'il a d'u-

nir de ſi près d'eux familles illuſtres. Ce que j'admire & que j'aime en ce Prince, ce n'eſt pas ſon rang, ni ſa puiſſance, mais ſa bonté : c'eſt pour cela qu'on adore les Dieux, c'eſt pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, Monſieur le Duc; conſervez-moi votre amitié : je crois la mériter par mon eſtime pour vous.

Je ſuis, &c.



LETTRE LXI.

A Monſieur de MONTESQUIEU. 1751.

J'AI reçu votre Livre & je vous en ſuis très-obligée ? il eſt admirable, & je lui ai donné la premiere place dans ma petite bibliotheque, qui n'eſt compoſée que d'Auteurs qui, comme vous, font honneur à la France, & excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de légiſlateur de l'Europe, & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à préſent un peu de loiſir, cauſons un peu enſemble. Vous di-

tes qu'il eſt impoſſible que la religion chrétienne ſubſiſte encore plus de 500 ans en Europe. Il eſt vrai que la plupart des Prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire, par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été long-temps aveugle : mais il commence à avoir des yeux & à s'en ſervir. Je crains ſur-tout que les Philoſophes, qui voient le double des autres, ne ſoient trop zélés dans cette occaſion.

La religion chrétienne eſt vraie, ſainte & conſolante : il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus : coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des Quakers d'Angleterre ; je n'aime pas qu'ils ſe croient inſpirés par le St-Eſprit, pour dire des ſottiſes dans leurs aſſemblées ; mais j'aime la ſageſſe qu'ils ont eue de ſe paſſer de Prêtres. La religion eſt bonne ; il n'y a que ſes Miniſtres qui ſont ſouvent mauvais. Il ſera, dit-on, bientôt ridicule d'être chrétien : ſi cela arrive, ce ſera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que la religion romaine fait de mauvais ſujets, en reconnoiſſant une puiſſance étrangere, ſupé-

rieure à celle du pays : nos Evêques ne sont pas François, mais sujets du Pape.

Une pratique, qui m'a toujours déplu dans notre religion, mais qu'il faut pourtant respecter, c'est la confession : comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui se moque peut-être de vous, & qui est peut-être aussi grand pécheur ? Le jeûne, qu'on nous ordonne, ne me plaît pas davantage : c'est l'affaire du Médecin. Il est fort bon contre l'intempérance, mais je doute fort qu'un frippon, qui est à jeun, soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au sermon, & je m'y ennuie : ces saintes harangues ont produit mille fanatiques, & n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux sermons de morale, ils sont bons, mais inutiles : pourquoi exhortez-vous un Anglois à devenir humble, un Fermier-Général à devenir désintéressé ? Il vaudroit autant dire à un malade, Monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fievre. Les vices sont des maladies de l'ame ; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus & les pratiques qui me paroiſſent inutiles dans notre religion, j'ai, pour elle, le plus profond reſpect : mais ce reſpect ne m'empêche pas de condamner l'eſprit d'intolérance de notre clergé. On dit que les dévots ſe préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la ſuperſtition. J'eſpere que Louis XV ne ſera jamais perſécuteur : il eſt honnête homme, & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque réſolution violente, cette Lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuſer d'y avoir part.

Je vous remercie, Monſieur, de vos compliments ; quoique je ne les mérite pas, ils ne laiſſent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque eſtime pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon : elle eſt bien heureuſe de vous voir & de vous parler tous les jours ; je n'ai pas la même ſatisfaction de converſer avec des ſages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des auto-

mates, & pas un homme, excepté le Roi. Venez quelquefois me voir, m'inſtruire, & me conſoler.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXII.

Au Marquis de SAINT CONTEST.

OUI, Monſieur, j'ai recommandé le Marquis de Bonac pour l'ambaſſade d'Hollande, & je ſuis bien aiſe que tout le monde le ſache : quoique je ne le connoiſſe pas perſonnellement, des gens d'un vrai mérite & que j'eſtime, en diſent tant de bien, que j'ai cru devoir m'intéreſſer en ſa faveur : c'eſt une dette, que je dois au mérite, & que je paierai toujours. Je ſais, qu'en général, les Militaires ne ſont guere propres aux négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractere ſouple & pliant, ſi utile dans les affaires. Mais cette regle a ſans doute des exceptions, & Monſieur de Bonac en eſt une : il ſait ſe battre & parler. D'ailleurs, ce regne eſt celui des Militaires : Louis XV

n'en a jamais guere employé d'autres dans les négociations : on employoit autrefois des Evêques ; je ne ſais pas s'ils valoient mieux. J'eſpere que Bonac ſe fera autant eſtimer des Hollandois que vous l'avez été, & ſe fera le même honneur. C'eſt la ſeule reconnoiſſance que j'attends des perſonnes que je ſers ; c'eſt la ſeule que j'ai attendue de vous, & vous n'avez pas été ingrat.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

Au Comte de MAUREPAS, *Miniſtre de la Marine.* 1751.

VOUS êtes, Monſieur, le plus ancien ſerviteur du Roi, & vous en devriez être le plus ſage. Faut-il qu'une femme ait à ſe plaindre d'un vieillard, qu'elle n'a jamais offenſé ? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits ſoupés, non-ſeulement à mes dépens, ce qui eſt peu de choſe, mais même à ceux de votre maî-

tre, que vous devez respecter. Vous vous servez alors d'expressions aussi injustes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge, ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerois, & vous mépriserois : mais quand un homme, oubliant la décence de son caractere & les loix de son devoir, ose insulter le meilleur des Princes, qui l'a comblé d'honneurs & de bienfaits, permettez-moi de vous dire que c'est une lâcheté honteuse.

Malgré tous vos torts, Monsieur, je ne ferai pas injuste : je reconnoîtrai, sans peine, que vous êtes un bon Ministre, & que vous avez bien servi le Roi. Mais vous ne devez pas vous contenter de le bien servir : votre devoir & la reconnoissance vous obligent encore de le respecter. S'il a des foiblesses, vous n'êtes pas son juge ; il est le vôtre. Daignez excuser cet avis, qui vaut mieux qu'un compliment.

Je suis, &c.



LETTRE LXIV.

A la Comtesse de NOAILLES. 1751.

Le faint Archevêque de Paris eft toujours turbulent ; il afflige le Roi & moi en conféquence : il eft bien différent de votre grand Oncle. Que je hais ces Prêtres, qui tourmentent ainfi Louis *le bien-aimé !* mais ils difent que c'eft la caufe de Dieu.

Il n'y a, en France, que deux ordres, qui ofent réfifter au gouvernement, & qui lui réfiftent fouvent avec fuccès ; la robe & le clergé. Le Roi n'a pas affez de fermeté : il a paffé fa vie à faire des édits & à les révoquer. Le Régent Philippe, qui fe moquoit de Dieu & des hommes, favoit mieux fe faire obéir.

Je reçus hier la vifite de l'Ambaffadeur de leurs Hautes-Puiffances, qui me préfenta les compliments de la République. Les Hollandois font bien gauches ; mais ils ont un grand mérite : ils font riches. Le mérite confiftoit

autrefois dans la valeur & la vertu ; tout change.

On a joué le ſoir dans l'appartement du Roi, qui gagna beaucoup : mais il s'eſt paſſé une ſcene qui m'a déplu. Il avoit, devant lui, un gros monceau d'or : voilà, ſubitement, que ſa manche fait tomber un louis d'or, il ſe baiſſe pour le ramaſſer. Le Prince de ***, qui faiſoit ſa partie, & qui avoit obſervé ſon action, en renverſe, ſur le champ, une centaine, à deſſein, & ne daigne pas y faire attention. Le Roi lui dit : mon couſin, pourquoi ne ramaſſez-vous pas ce qui eſt tombé ? Bagatelle, reprit ſon Alteſſe, c'eſt pour les balayeurs. Sa Majeſté ſentit ce trait de ſatyre, & quitta le jeu. Cependant ce même Prince ſait mieux que perſonne que le Roi n'eſt pas avare, & qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ſes dettes, qui montoient à plus d'un million, dans un temps qu'il n'avoit plus de crédit que chez ſon patiſſier : mais il ne s'embarraſſe pas d'être ingrat, pourvu qu'il diſe un mot piquant.

Avez-vous vu Nolivaux ? Je l'ai char-

gé d'une petite affaire, qui me tient fort à cœur ; car il s'agit de foulager une famille d'honnêtes gens, qu'on m'a recommandée : c'eft fur-tout, en pareil cas, qu'il faut de la diligence : il aura affez de temps de refte pour fes plaifirs.

Mademoifelle de Randan fait l'ornement de la Cour, par fa fageffe & fa beauté : toutes les perfonnes qui vous appartiennent, font parfaites comme vous. Adieu ! fi vous n'êtes pas ingrate, ma chere, aimez-moi toujours.



LETTRE LXV.

*A la Ducheffe d'*ÉTRÉES. 1751.

NOUS allons nous réjouir, pour le rétabliffement du Dauphin. Le Roi a fouffert, pendant fa maladie, tout ce qu'un bon Roi & un bon pere peuvent fouffrir : ces moments ont été les plus triftes de ma vie. Monfieur de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les Provinces méridionales de France,

pour examiner l'état des troupes & des forteresses, nous a rapporté à son retour, que dans le temps qu'on supposoit les protestants du Languedoc prêts à se révolter contre leur Souverain, ils étoient assemblés dans leurs Temples, où ils imploroient le Ciel, pour le rétablissement de l'héritier de la couronne. Le Roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zele dans cette occasion; & je l'ai communiquée au Roi, qui en a été content : voici ce que c'est. La scene, qui est au Château de Bellevue, représente différentes cavernes environnées d'une piece d'eau, au milieu de laquelle est un Dauphin lumineux. Quantité de monstres, vomissant feu & flammes, viennent pour l'attaquer. Mais les Dieux le protegent : Apollon descend sur un nuage, & frappe ces monstres de sa foudre ; après quoi des feux d'artifice achevent de les exterminer. Dans ce moment la scene change, & représente le Palais du soleil, tout resplendissant de lumiere, où le Dauphin reparoît dans son premier éclat, par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, Madame, que vous viendrez voir tout cela : c'eſt peu de choſe ; mais rien n'eſt indifférent à l'amitié, & cette Lettre eſt comme un Billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas beſoin. Amenez tout Paris, ſi vous voulez ; tout le monde ſera bien reçu pour l'amour de vous, &c.



LETTRE LXVI.

Au Duc de MIREPOIX. 1752.

JE crains bien, Monſieur le Duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promeſſes & les proteſtations de votre vieux Roi : tous les hommes ſont menteurs, & les Rois comme les autres. D'ailleurs, ſuppoſé même qu'il ſoit ſincérement diſpoſé à vivre en paix, cela n'eſt pas en ſon pouvoir. S'il ne met ſes ſujets aux priſes avec des ennemis étrangers, ils deviennent les ſiens ; en quel cas il eſt forcé d'être injuſte pour ſa propre défenſe. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la Cour, mais ce qu'on dit à la bourſe de

Londres ; car, en Angleterre, il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, & qui la font déclarer, quand il leur plaît. Vous êtes sur les lieux, & par conséquent plus à portée de faire ces observations.

Le petit Marquis ma montré une de vos Lettres, où vous parlez des Angloises avec transport : c'est un sujet qui n'est peut-être guere convenable dans un Ambassadeur, qui ne devroit jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le soupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie peuvent se pardonner à un homme de plaisir, qui n'a rien de mieux à faire : mais je m'imagine que c'est un grand vice dans un homme public, à moins qu'il n'ait assez de force d'ame pour faire, ainsi qu'Auguste, l'amour par politique.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers sanglants contre moi : il a pris, dit-on, la fuite, pour éviter mon ressentiment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner les injures : je puis même faire du bien à mes ennemis, & les for-

cer, ſinon à m'aimer, du moins à avoir quelque eſtime pour moi. Je voudrois qu'il fût cela : il vaudroit mieux qu'il revint amuſer les François par ſes beaux vers, que d'aller ſcandaliſer inutilement des étrangers, qui le croiront peut-être, & le mépriſeront.

Je voudrois bien avoir quelques chevaux Anglois, car c'eſt, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commiſſion, & je demande pardon à votre excellence de changer un Ambaſſadeur & un Duc & Pair en maquignon : mais l'amitié annoblit tout. Choiſiſſez-m'en ſix pour un attelage, & envoyez-les moi le plutôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui diſent que vous vous occupez plus de plaiſirs que d'affaires ; & moi je leur dis nettement que cela n'eſt pas vrai, & le Roi me croit, parce qu'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces Meſſieurs, & que vous acquerrez, à Londres, la même réputation que le fameux d'Eſtrade acquit, en Hollande, dans le dernier regne. Je le

desire pour vous & pour moi ; car je regarde l'honneur de mes amis comme le mien propre. Adieu, Seigneur.

LETTRE LXVII.

Au Duc de RICHELIEU.

JE crois, M. le Duc, qu'il est temps de vous parler d'un dessein que j'ai depuis long-temps dans l'esprit, & dont je vous ai déjà insinué quelque chose. Le Duc de Fronsac est parvenu à cet âge, où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas, & je serai bien aise de l'établir. Si une grande fortune & de grandes espérances, des graces, de l'esprit, de la beauté & des sentiments vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirois la rendre heureuse & moi aussi. Le Roi qui vous aime & vous estime, bien loin de s'y opposer, saisira cette occasion de répandre de nouveaux bienfaits sur votre maison. Voilà mon secret, qui m'est échappé, M. le Duc; & j'attends votre réponse.

Je suis, &c.

LETTRE LXVIII.

Au même.

J'ai reçu, Monſieur, votre lettre & vos excuſes. C'eſt un refus honnête, que vous avez tâché d'adoucir avec beaucoup d'adreſſe ; mais je l'entends. Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir, par ſa mere, à l'auguſte Maiſon de Lorraine, vous ne pouvez en diſpoſer ſans ſon approbation. Je vous demande pardon de ma témérité ; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois ; c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour contenter l'ambition d'un Prince : malgré cela, elle n'eſt pas digne de l'alliance de l'illuſtre Duc de Richelieu, il faudra qu'elle prenne patience : je rougis preſque de ma bévue ; je vois que nous ne nous connoiſſons pas ni l'un ni l'autre, &c.



LETTRE LXIX.

A la Ducheſſe de BOUFLERS. 1752.

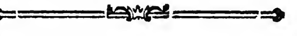
VOTRE Prince Allemand vint hier à mon audience, & m'aſſaſſina de ſes compliments germaniques. Oh, l'homme mauſſade ! Je crois, en vérité, qu'il n'y a ni graces, ni eſprit parmi les Allemands ; mais auſſi en revanche ils diſent que les François n'ont point de bon ſens. On m'a raconté une ſaillie du Comte de Leſtignac à ſon ſujet. Son Alteſſe lui ayant propoſé de jouer, le Comte dit, je le veux, allons, quatre louis la partie. C'eſt un jeu trop mince pour moi, reprit ſon Alteſſe. Eh bien, cria Leſtignac piqué, jouons, en un cent de piquet, tous vos petits états contre une partie de mes terres. Vous voyez dans cette occaſion la vanité qui repouſſe la vanité ; mais, après tout, il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits Princes, qui écraſent leurs ſujets pour venir briller à Paris.

Eſt-il vrai que vous allez marier Mademoiſelle d'Erouville ? Heureux celui qui l'aura ! Elle eſt belle, modeſte & pêtrie de graces ; &, ce qui eſt le grand point en affaire d'amour & de mariage, elle eſt jeune ; baiſez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra auſſi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité & mon miroir me diroient le contraire. Quel eſt le ſort des femmes ! Elles ne vivent, c'eſt-à-dire, elles ne plaiſent que quinze ans tout au plus : c'eſt bien la peine d'être belle. Un autre ſigne de vieilleſſe dans les femmes, c'eſt quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre ſexe ; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve auſſi ce ſigne en moi ; je vous aime, & peut-être une demi-douzaine d'autres, avec une tendreſſe dont je ne me ſerois pas cru ſuſceptible. L'amitié eſt un plaiſir dans tous les temps, mais c'eſt un beſoin dans la vieilleſſe. Je le ſens ce beſoin, & cela m'annonce que je ſuis ſur la frontiere.

Adieu, ma chere Ducheſſe ; conſolons-nous ;

lons-nons ; il y a un bonheur propre à tous les âges ; tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embrasse tendrement, &c.



LETTRE LXX.

A la Marquise de Blagni.

Le Roi a dîné hier en public avec la famille Royale, suivant l'usage, & j'étois présente. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la vue de ses enfants, & cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeoises de Paris qui étoient-là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit Roi, & que cela le gâte. Je vais vous donner un trait récent de sa bonté & de sa politesse.

Il étoit à la chasse jeudi dernier aux environs de Choisi. La fille d'un gentilhomme voisin, qui s'étoit promenée à cheval, & s'en retournoit chez elle, vint malheureusement à tomber. Le

Roi, qui étoit alors à une centaine de pas, apperçut cette chûte, & laissant brusquement son cortege, il courut à toute bride au secours de cette fille, sauta à bas de cheval, la releva, lui demanda si elle n'étoit pas blessée, & la reconduisit lui-même chez son Pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'est que cette fille étoit fort laide.

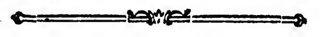
On dit que Louis XIV ôtoit son chapeau même à des mendiants : j'ai vu son successeur l'ôter à des gens qui ne valoient guere mieux. Ce caractere de bonté qu'il a par-tout inspire l'amour, tandis que l'air de Majesté, répandu sur toute sa personne, inspire le respect, & annonce ce qu'il est.

En quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

Le Duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le Roi de Perse envoya en France un Ambassadeur, qui, à sa premiere Audience, fut si frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune Monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux

ufité en pareille occafion, il courut à lui, le prit entre fes bras, & l'embraffa avec un tranfport qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je fonge que je vous parle de ce cher Prince fans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien? Aimez-vous toujours votre amie? Pour moi, je commence à fentir que l'amitié eft la vie de l'ame: l'amour eft un plaifir pour un temps; mais l'amitié en eft un de toutes les faifons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes fes délices. Adieu, &c.



LETTRE LXXI.

A la même. 1752.

On dit que vous êtes fort gaie à Villars: n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'abfence de vos amis? Ce matin à la meffe du Roi j'ai vu un petit vifage charmant, & j'étois près d'aller l'embraffer, croyant que c'étoit le vôtre; mais, hélas! je me trompois. Penfez-vous toujours à moi? M'aimez-

vous toujours de plus en plus ? Le Marquis eſt-il toujours gros & gras ?

Le pauvre Marigni ſe porte bien, & vous fait ſes compliments : il a un bon cœur, mais ſa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, Madame, que nous avons un nouveau Miniſtre des affaires étrangeres ? Ce Miniſtre eſt le bon homme Rouillé : il n'eſt pas brillant, mais il eſt appliqué & hônnête homme ; le Roi l'a pris en attendant mieux. Cependant, comme ſon département eſt le plus difficile de tous, je ne ſais comment il s'en tirera. Les autres Miniſtres n'ont que des ordres à donner ; & à moins qu'ils ne veuillent ſe diſtinguer par de grands projets, & ſouvent par de grandes ſottiſes, tout eſt facile : ils n'ont qu'à conſulter leurs Commis, qui penſent & écrivent pour eux. Les affaires étrangeres ſont toute autre choſe : il faut que le Miniſtre connoiſſe à fond les intérêts des Princes, leur génie, ſouvent leur caprices, les myſteres, ou plutôt les ténebres de la politique ; qu'il ſache mentir & tromper. Voilà pourquoi ce département ne convient guere à un honnête homme, & cependant Rouillé l'eſt ; il

ſera la dupe des autres ; jamais ils ne ſeront la ſienne.

J'ai deſſein d'aller voir l'entrée du Nonce du Pape ; vous viendrez, ſans doute, avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée ſera magnifique. Je conſidere quelquefois l'orgueil des Prêtres, & je m'imagine que le pauvre ſaint Pierre ne s'eſt jamais mis dans la tête que ſes ſucceſſeurs enverroient des Ambaſſades, & ſe placeroient, ſans façon, au-deſſus des Rois. Cependant, les préjugés, qui ſoutiennent leur grandeur, ſe diſſipent peu-à-peu. Le Pape, dit Monteſquieu, eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude ; peut-être que, dans cent ans d'ici, on ne l'encenſera plus du tout.

Adieu, ma chere amie ; car ce titre eſt pour moi plus doux & plus reſpectable que celui de Marquiſe : je baiſe les levres de roſe de votre petite fille & les vôtres, &c.



LETTRE LXXII.

A M. de ROUILLÉ, *Ministre d'État.*

VOUS avez bien raiſon de dire que les dépêches du Duc de Mirepoix ne ſont pas auſſi favorables qu'il ſe l'imagine. On l'amuſe, on lui donne des fêtes, & dans l'intervalle on ſe prépare en ſecret à la guerre : voilà ce que je penſe & ce que je crains. Il dit que le Roi d'Angleterre l'a aſſuré de ſa propre bouche de ſes intentions pacifiques : peut-être ce Prince eſt-il ſincere, mais je ne le crois pas. En vérité, ces Anglois ſont un peuple bien ſingulier : je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur ſageſſe & leur généroſité : ils ſont avides, injuſtes, &, par conſéquent, ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant, ſans peine, qu'il y a parmi eux des hommes bien eſtimables. Mais, en général, ce peuple eſt extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu : un Anglois, qui eſt méchant, eſt un monſ-

tre : un Anglois, qui eſt bon, eſt preſque un Dieu ; mais les bons ſont rares.

M. de Briſſac, qui eſt revenu de ce pays il y a quelques jours, dit qu'il ſe commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'eſpace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reſte de l'Europe dans toute une année ; qu'il n'y a que les vieilles femmes qui croient en Dieu & aillent à l'Egliſe, & que toute la religion y conſiſte à haïr le Pape & à le brûler tous les ans. Au reſte, ce ne ſont pas-là nos affaires ; il s'agit ſeulement de prévenir les mauvais deſſeins de cette mauvaiſe nation contre nous. J'eſpere que le Duc de Mirepoix, qui a du zele & de la pénétration, ne ſe laiſſera pas ſurprendre, & qu'il nous avertira à temps. Je vous prie, Monſieur de lui envoyer la lettre ci-incluſe.

Je ſuis, &c.



LETTRE LXXIII.

Au même.

LES nouvelles d'Amérique ſont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaſte continent ſera le ſujet de la guerre, il eſt très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes ſauvages, qui ont tant d'eſtime pour *le Capitaine des François* & *ſes vaillants guerriers*. Ils nous offrent ſi généreuſement *le bras droit de leur brave jeuneſſe*, qu'il faut bien ſe garder de le refuſer. Leur nation, qui *compte plus de dix mille lunes*, *ſe prépare à régaler leurs femmes & leurs enfants des cadavres des Anglois*, & à manger ſa conquête. Elle l'a juré par *le grand eſprit*, en nous donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant, il ne faut pas ſe quereller avec ſes honnêtes gens pour des bagatelles. J'eſpere que cette alliance ſera plus utile à la France que la vaine Ambaſſade de Siam,

Siam, dont Louis XIV fit tant de bruit.

Les François, que tous les peuples de l'Europe haïssent, envient & imitent, sont pourtant estimés par des hommes barbares à la vérité, mais simples & vrais, parce qu'ils sont bons & humains. La Nation Françoise est peut-être la seule du monde qui soit bienfaisante par caractere : les autres ne le sont que par caprice, ou par intérêt : aussi un Huron ne fait-il pas difficulté de dire : *Un François est un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de soulevements & de révoltes dans les colonies des autres Européens ; mais cela n'arrive presque jamais dans les nôtres, parce que nous avons autant de talent pour nous faire aimer, que les autres pour se faire haïr. Vous avez aussi ce talent, Monsieur, quoique vous soyez Ministre. Continuez à mériter l'estime du Roi & celle du public par vos talents & vos services : les hommes tels que vous sont rares.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

LETTRE LXXIV.

A la Comtesse de NAVAILLES. 1752.

Je ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre Roi Allemand. Les Princes mêmes les plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets : ils les considerent comme des animaux qui servent à leurs intérêts & à leurs plaisirs : & ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entr'eux, comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs, dans leurs cavernes, observent aussi la justice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même Prince à l'égard de Monsieur de Chauvelin, qui est un honnête homme, & pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira : les grands ne sauroient faire de petites fautes, comme les petits n'en sauroient faire de grandes.

Je suis fort sensible au souvenir de

M. l'Ambaſſadeur ; remerciez-le pour moi dans votre premiere lettre. Je ſerois fort charmée de le revoir parmi nous : mais il n'y a encore rien qui lui convienne ; il attendra , s'il lui plaît. Le Roi , qui l'aime , penſera à lui , ou je me charge de l'y faire penſer. A propos , nous aurons après demain une grande chaſſe , & nous paſſerons par votre château ; ce qui me fournira une belle occaſion de vous ſervir : vous pouvez compter que je ne la laiſſerai pas échapper.

Nous ſommes toujours triſtes ici , & le Roi ſur-tout ; rien ne peut le diſtraire. Quelqu'un a dit que les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux , & que les Rois le ſont auſſi parce qu'ils ſont toujours Rois. Ce mot renferme un ſens profond & très-vrai. Je plains Louis XV parce qu'il eſt Roi : il ſeroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier ; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais ſa Couronne le rend miſérable , parce qu'il eſt bon & ſenſible. Un Prince a deux familles , la ſienne propre & la grande famille de l'Etat ; ce qui fait qu'il a toujours quelque ſujet d'affliction. Du moins le Roi

très-Chrétien eſt preſque toujours dans ce cas : il n'eſt jamais heureux qu'en eſpérance, non plus que moi. Mais hélas ! ſouvent l'eſpérance n'eſt qu'un beau ſonge. Irus, couché ſur la paille, rêve qu'il devient puiſſamment riche ; il commence à bâtir & à vivre en grand Seigneur ; il épouſe une femme charmante, & alors le plaiſir le réveille, & il ſe retrouve ſur la paille. Voilà l'image de l'eſpérance.

Je verrai votre niece avec plaiſir ; tout ce qui vous appartient m'eſt cher. On dit qu'elle eſt belle & ſenſible : je l'aime déjà par avance, & je tâcherai de la ſervir, ſi elle veut bien le permettre. Adieu, ma chere Comteſſe ; embraſſez-moi donc, &c.





LETTRE LXXV.

Au Marquis de CURSAY, *Commandant en Corse.*

C'EST, Monsieur, par reconnoissance pour les Génois que le Roi vous a envoyé en Corse : le même motif vous engage à les servir, & tout le monde approuve votre conduite : il y a long-temps que la République s'épuise à faire une guerre malheureuse aux rebelles ; il faut y mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les Corses, mais de leur donner la paix, dont ils ont besoin aussi-bien que les Génois, qu'ils appellent tyrans, & qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos Officiers Génois ne gâtent tout ; ils sont jaloux que des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui est le foible des Italiens, & sur-tout des Génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une

paix, qu'ils ſont d'ailleurs incapables de faire. Mépriſez-les, Monſieur, & faites-vous honneur en faiſant votre devoir.

Les Corſes ſont à préſent, à l'égard de la République de Genes, dans le même cas que les Hollandois le furent, il y a preſque deux ſiecles, vis-à-vis de leur maître & de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles & de ſieges, les rebelles changent de nom; ils ne ſont plus des ſujets révoltés, mais des ennemis irréconciliables: alors la force détruit le droit, & met tout au niveau. C'eſt pourquoi les Corſes demandent beaucoup, & les Génois ne veulent leur accorder qu'un pardon; ils parlent en maîtres irrités contre des eſclaves rebelles; mais ce ton ne ſe ſoutiendra pas. Le grand point eſt de conſerver la Souveraineté de la République & de contenter les Corſes; c'eſt une affaire très-délicate: on la remet à votre prudence, & à celle de M. Chauvelin. L'honneur & la parole du Roi ſont engagés; c'eſt un motif plus que ſuffiſant pour exciter votre zele.

Quant à moi, Monſieur, je vous

ſouhaite ſincérement tout le ſuccès poſſible : vous êtes bien digne & bien capable de réuſſir. Je ſouhaite que la fortune, qui a ſouvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talents, ſeconde vos efforts, &c.



LETTRE LXXVI.

A Monsieur de MACHAULT, *Contrô-leur-Général.*

VOUS avez dessein, Monsieur, de faire la guerre aux quarante voleurs privilégiés, qui désolent la France : j'aime votre courage, & je ne le blâme pas. On dit que la richesse actuelle de l'Etat monte à environ douze cents millions de livres, & deux cents particuliers en possedent au moins la moitié. Il n'y a pas là de proportion, & c'est un grand abus. Je pense, comme vous, que le Roi, en accordant aux Fermiers-généraux les droits d'entrées, n'a jamais eu & ne pouvoit avoir l'intention de ruiner ses sujets. C'est un monopole qui engloutit insensiblement tous les fonds du Royaume : il est juste de faire rendre compte à ces Messieurs : & je suis persuadée que si cette opération se fait avec soin & fidélité, elle versera plus de trois cents millions dans les coffres du Roi. Vous rendrez par-

là, Monsieur, un bien grand service à l'Etat, & vous acquerrez, chez la postérité, la gloire de ce Sully, qui étoit si digne de servir le bon Henri IV. &c.





LETTRE LXXVII.

A Monſieur ROUILLÉ. 1752.

Vous dites, Monſieur, que le Roi a actuellement cinquante vaiſſeaux de ligne, & trente frégates : mais n'y a-t-il pas dans ce compte un peu d'exagération ? N'avez-vous pas mis dans le nombre ceux que vous avez deſſein de faire conſtruire, mais qui n'exiſtent pas encore ? Si votre compte eſt exact, on aſſure que la France ſera en état de faire face aux Anglois, quand il plaira à ceux-ci l'attaquer ; & je l'eſpere.

Le pauvre Albemarle obſerve toutes vos opérations avec un œil inquiet & jaloux ; mais il n'oſe plus ſe plaindre : en effet, il eſt ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui & à agrandir ſa maiſon. Je ne ſais pas qui a conſeillé au Roi de faire cette nouvelle promotion de Chefs d'eſcadre & autres Officiers de mer. Il me ſemble qu'il ne falloit pas faire tant

de bruit : c'eſt ſe donner en ſpectacle au reſte de l'Europe, qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reſte, nous n'avons à craindre que les Anglois.

Mais, mon cher Monſieur, ſi vous avez enfin une marine, avez-vous auſſi des matelots? C'eſt-là le point capital, & le plus difficile. Les François n'aiment ni la mer, ni le ſervice des Colonies, ce qui me fait trembler par avance ; & j'oſe dire que jamais la France ne brillera comme une Puiſſance maritime. Monſieur d'Argenſon vient de faire caſſer la moitié des Officiers du Régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu paſſer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils diſent, par les ſauvages : ce caractere d'eſprit ne préſage rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus eſſentiel eſt d'encourager le ſervice de mer : mais cela ſera bien difficile.

Le vieux Maurepas eſt jaloux. Il a dit publiquement : » mon ſucceſſeur » en ſera tant qu'il détruira à la fin la » marine Françoiſe «. J'eſpere que vous le ferez mentir. Du moins, le Roi eſt très-content, & la nation aime votre

zele. Louis XIV. n'a brillé que l'eſpace de quatre ans ſur l'océan ; ſi vous y faites briller plus long-temps Louis XV, vous ſerez un *grand Apollon.*

Je ſuis, &c.

FIN.



TABLE

DES LETTRES

de ce troisieme Volume.

Lettre

Fin de la Table.